

Elles vécurent heureuses et eurent beaucoup d'enfants

L'homoparentalité dans la romance lesbienne

Gilke Geeraerts

Mémoire de master présenté en vue de l'obtention du diplôme de
Master in de Westerse literatuur

Sous la direction du Professeur David Martens

Année académique 2021-2022

114 269 caractères



Par la présente, je déclare que le travail ici soumis est, conformément au code de conduite de la Faculté de Lettres pour l'intégrité dans la recherche, mon travail original propre et que toutes les sources d'information additionnelles ont été dûment citées.

Samenvatting

‘Ze leefden nog lang en gelukkig en kregen vele kinderen.’ Zo eindigt zowat elk sprookje, maar ook heel wat romances sluiten af op deze manier. ‘Ze’ verwijst in romances meestal naar een man en een vrouw. Wanneer ‘ze’ echter naar een lesbisch koppel verwijst, wordt het tweede deel van de zin plots heel wat moeilijker om te verwezenlijken. De Canadese uitgeverij Homoromance Éditions heeft enkele lesbische romances in haar catalogus die homo-ouderschap als hoofdthema hebben. Deze thesis gaat na op welke manier homo-ouderschap als een voorwaarde wordt voorgesteld voor het perfecte plaatje dat de romances creëren. Dit wordt gedaan met het concept van homonormativiteit in het achterhoofd, dat verwijst naar het idee dat er een ‘juiste’ manier is om homoseksueel te zijn.

Romances zijn een type populaire literatuur waarin de focus ligt op de liefdesrelatie tussen twee personen en de obstakels die ze doorheen het verhaal moeten overwinnen om uiteindelijk hun happy end te krijgen. In die happy end culmineert het ideaalbeeld dat ze doorheen het boek opbouwen. Het eerste deel brengt in beeld wat het perfect leven volgens de romances inhoudt. Welke elementen zijn noodzakelijk voor het geluk van de hoofdpersonages en wie kan aanspraak maken op een gelukkige afloop? Eerst wordt er aandacht besteed aan de nadrukkelijke aandacht voor gezinsgeluk en de schoonheid van het moederschap. De aanwezigheid van die passages benadrukt het belang van ouderschap. Vervolgens komt het onderscheid dat de boeken maken tussen goede en slechte lesbiennes aan bod. Hierin komt de homonormatieve strekking duidelijk naar voren: enkel lesbiennes die voldoen aan bepaalde normen (zoals het hebben van een stabiele, monogame relatie en een kindwens) kunnen hun liefdesgeluk ten volle beleven en samen met hun kinderen een droomleven tegemoet gaan.

Hoewel romances een ideaalbeeld voorschotelen, fungeren ze ook als een spiegel van de maatschappij - zij het een sterk geïdealiseerde weerspiegeling. De obstakels die de protagonisten tegenkomen op hun weg naar geluk kunnen verschillend van aard zijn, maar in alle romances van het corpus is homofobie een van de struikelblokken. Hier wordt op verschillende manieren mee omgegaan om de negativiteit van dit maatschappelijke probleem te neutraliseren, zodat er geen deuken komen in het ideaalbeeld. Zo laten de hoofdpersonages zich als reactie op een homofobe familie omringen door een zelfgekozen familie of gemeenschap, of gebruiken de auteurs een woordenschat die homo-ouderschap als een

natuurlijk gegeven voorstelt. Daarnaast spelen kinderen en hun kinderlijke wijsheid ook een belangrijke rol.

In de lesbische romances van Homoromance Éditions is homo-ouderschap een noodzakelijke voorwaarde voor geluk. Op die manier geven ze de volgende boodschap aan lesbiennes: als je past binnen het keurslijf van de homonormativiteit, dan ligt je happy end binnen handbereik! Hierdoor vallen LGBT-personen die zich hieraan niet willen of kunnen aanpassen uit de boot.

Remerciements

Ce mémoire, que je considère comme le couronnement de mon amour pour le genre de la romance, n'aurait pas été possible sans mon promoteur Prof. David Martens. Je le remercie pour sa patience, ses suggestions intéressantes et surtout son enthousiasme pour mes idées. C'est en partie grâce à ses cours passionnants et nos conversations que j'ai développé un goût pour la recherche académique.

J'aimerais aussi remercier ma famille et mes amis : ma mère pour son oreille attentive, Nadie et Laura pour leur soutien, Thibault pour l'amélioration de mon français et Anne-Lies qui a toujours cru en moi et qui m'a aidé à voir le projet plus clairement. Ma petite sœur mérite une mention spéciale, parce qu'elle est toujours arrivée à me faire rire, même dans les moments les plus stressants. Merci à tous pour me soutenir dans ce projet qui me tient à cœur.

Finalement, ma gratitude va à Bruce Springsteen et sa musique qui m'a beaucoup motivée pendant l'écriture de ce mémoire. *No retreat, baby, no surrender !*

Table des matières

<u>INTRODUCTION.....</u>	8
LA ROMANCE LESBIENNE	8
<i>THE GOOD LIFE, L’HOMONORMATIVITE ET L’HOMOPHOBIE.....</i>	11
LA METHODE ET LE CORPUS	16
<u>1 ILLUSTRATIONS DE L’HOMONORMATIVITE.....</u>	19
1.1 LA VIE PARFAITE.....	20
1.1.1 LE BONHEUR FAMILIAL	21
1.1.2 BELLES MAMANS	23
1.2 LA MAUVAISE LESBIENNE ET LA BONNE LESBIENNE	26
1.2.1 PERSONNAGES PRINCIPAUX.....	26
1.2.2 MAUVAIS ET BONS EXEMPLES	28
<u>2 L’HOMOPHOBIE ET LES REACTIONS A L’HOMOPHOBIE.....</u>	32
2.1 L’HOMOPHOBIE DANS LES ROMANCES AU THEME DE L’HOMOPARENTALITE	32
2.2 REACTIONS A L’HOMOPHOBIE	37
2.2.1 LA FAMILLE CHOISIE	38
2.2.2 LA SAGESSE DES ENFANTS.....	42
2.2.3 L’HOMOPARENTALITE « (CONTRE) NATURE »	46
<u>CONCLUSION.....</u>	52
<u>BIBLIOGRAPHIE.....</u>	54
CORPUS.....	54

Elles vécurent heureuses et eurent beaucoup d'enfants

L'homoparentalité dans la romance lesbienne

Introduction

La romance lesbienne

D'après l'association américaine des auteurs de romances, la Romance Writers of America (RWA), une romance est un type de fiction populaire (ou paralittérature) qui est défini par deux éléments essentiels : une histoire d'amour au centre de la narration et un dénouement heureux qui satisfait le lecteur sur le plan émotif. Selon Pamela Regis dans *A Natural History of the Romance Novel* (2013), c'est « le genre le plus populaire et le moins respecté ». Les ventes de livres issus de ce genre se comptent notamment en millions d'exemplaires (Lambert, 2016). Sa popularité est aussi confirmée par une étude de Nielsen (2016) : en 2015, la romance représentait 30 % des ventes de fiction. Le parangon du genre est l'éditeur Harlequin, tant dans le domaine anglophone que dans le domaine francophone. Le large lectorat du genre est essentiellement féminin. Régis affirme que malgré leur popularité considérable, les romances sont souvent ignorées par les critiques dans la presse, ainsi que par les chercheurs académiques. Les romances seraient trop faciles à écrire et parce que c'est un genre essentiellement féminin (les auteurs et les lecteurs sont généralement des femmes), il ne trouverait pas écho chez les hommes (Préface). Que la romance soit méprisée est aussi corroboré par Ellen Constans (2009) : « Mauvais genre, du point de vue littéraire, en raison de l'étroitesse de sa thématique, répétitive en raison même de son étroitesse, qui s'inscrit dans un programme narratif fortement codifié au point d'y être enfermé comme dans un carcan : « C'est toujours la même histoire ».

Même si sa trame narrative est assez invariable, la romance est souvent décrite comme « un miroir de la société avec laquelle il évolue » (Bigey & Olivier, 2010). C'est ce que Constans (cité dans Lambert, 2016) désigne comme sa plasticité. Selon cette idée, la romance préserverait son essence, mais elle s'adapterait en même temps sans cesse. Il ne s'agit cependant pas d'un reflet exact de la réalité : elle est plutôt un miroir « d'une société embellie, présentant un monde consensuel, une réalité rêvée où l'amour est mythifié » (Bigey & Olivier, 2010). Cette plasticité explique en partie comment les protagonistes LGBT ont pu faire leur entrée dans ce genre, traditionnellement et majoritairement hétérosexuel, au cours des dernières années. La romance lesbienne ne représente cependant qu'une très petite partie des catalogues

gigantesques des grandes maisons d'éditions de romances telles que Harlequin. Malgré le fait que la thématique fasse partie du marché depuis des années, l'attention qui lui est portée reste alors limitée. Selon Marie-Pier Luneau et Jean-Philippe Warren, qui ont récemment retracé l'histoire du roman sentimental au Québec, peu de choses changent fondamentalement dans une romance lesbienne comparativement à une romance hétérosexuelle, à part l'orientation sexuelle des personnages principaux, à ceci près toutefois que les obstacles auxquels se confrontent ces couples tiennent pour partie à leur orientation sexuelle et amoureuse, notamment s'agissant du rapport à l'enfance et à la procréation. Ils confirment que la romance LGBT n'a pas forcément bouleversé le monde de la romance. Elle a en revanche démontré la flexibilité du genre, malgré sa recette de base typique :

Le canevas du roman sentimental, en effet, ne change pas, peu importe qu'il s'agisse d'un *boy meets boy*, d'un *girl meets girl*, ou d'un *queer meets queer*. Du point de vue des sentiments vécus, l'orientation sexuelle des personnages paraît tout à fait anecdotique ou accessoire (...). Sauf l'orientation sexuelle des personnages et leur remise en question des identités de genre, rien dans ces romans ne déroge vraiment du récit conventionnel.

(*L'amour comme un roman*, pp. 279-280)

Phyllis M. Betz, auteure du seul ouvrage compréhensif sur l'histoire de la romance lesbienne (*Lesbian Romance Novels : A Historical and Critical Analysis*, 2009), confirme que la valeur de la littérature populaire réside dans sa capacité de répondre très vite aux changements sociaux. Selon elle, l'entrée des lesbiennes dans la romance populaire remonte même à la publication de *The Well of Loneliness* de Radclyffe Hall en 1928, qui est un exemple de la « lesbian pulp fiction ». Mais ce livre ne respecte pas l'un des éléments essentiels de la romance : le dénouement heureux. À cause des sanctions pénales contre l'homosexualité et en raison de sa pathologisation, une fin heureuse n'apparaissait presque jamais dans les livres lesbiens de cette période. Ahmed (2010, Chapitre 3) confirme qu'il n'était pas permis à cette époque de publier des histoires dans lesquelles des aventures vécues par des lesbiennes connaissaient un dénouement heureux. Si les romans attribuaient une fin heureuse à des personnages queers, cela aurait impliqué qu'ils les approuvaient et qu'ils contribuaient à promouvoir leur style de vie ou même inciteraient les lecteurs à « devenir queer ».

Dans ce qui suit, de tels précurseurs de la romance lesbienne ne seront pas inclus. Ces recherches ont déjà été menées par des chercheurs tels que Betz (2009), Carter (2009) et Keller (2005). Ce mémoire suivra la définition de la romance que l'on a présentée précédemment, selon laquelle le dénouement heureux est un élément-clé de la trame narrative de ce type de récits. D'autres ouvrages confirment l'importance de cette fin heureuse. Selon Regis (2013), le dénouement heureux est l'élément formel le plus caractéristique du genre : « Romance novels end happily. Readers insist on it. The happy ending is the one formal feature of the romance novel that virtually everyone can identify. » (Part 1). Cawelti (1976) et Bigey et Olivier (2010) affirment que la fin heureuse est aussi un élément-clé de l'idéologie du genre. Pour Cawelti, « the moral fantasy of the romance is that of love triumphant and permanent, overcoming all obstacles and difficulties. » (Chapitre 2). Cette fantaisie morale s'intègre dans l'idéologie de la romance qui est décrite par Bigey et Olivier de la façon suivante : « l'idéologie du genre, une idéologie positive prônant le triomphe de l'amour et la résolution heureuse de tout problème ». Selon l'idéologie de la romance, il est nécessaire qu'il y ait des obstacles sur la route des amoureux, mais l'amour doit triompher à la fin.

La formule du genre est résumée d'une manière ludique par deux blogueuses bien connues dans le domaine de la romance de la façon suivante : « Boy meets girl. Holy crap, shit happens! Eventually, the boy gets the girl back. » (Wendell et Tan, 2009). Cette formule n'inclut pas les personnes du même sexe, puisque la romance est généralement hétérosexuelle. Cette partie au milieu du récit (« shit happens »), c'est ce que Constans appelle la phase disjonctive. Elle occupe la majeure partie de la romance. Les protagonistes doivent y faire face à des obstacles qui les éloignent de leur objet de quête. Il y a beaucoup de variété dans le type d'obstacle : il y a des obstacles externes (p. ex. la séparation par la guerre), des obstacles sociaux (p. ex. la différence de classe sociale) ou encore des obstacles psychologiques (p.ex. la jalousie). Regis (2013) confirme que ce sont les obstacles qui font avancer l'histoire. Après que les protagonistes les ont surmontés, le chemin vers le bonheur est complètement libre et le dénouement heureux est à portée de main. Tout comme le dénouement heureux, le chemin semé d'embûches vers ce *happy end* fait alors partie de la formule prototypique du genre. Les obstacles sont toujours liés aux éléments qui constituent le dénouement heureux. Il va de soi que le développement d'une relation romantique satisfaisante est la condition la plus importante pour atteindre la fin heureuse à l'occasion de laquelle l'amour surmonte tout, mais d'autres facteurs jouent aussi un rôle. Une carrière réussie, une belle maison ou un désir d'enfant peuvent

aussi être des conditions importantes pour le *happy end*. Ils varient en fonction du but que les protagonistes veulent atteindre à la fin.

The good life, l'homonormativité et l'homophobie

The good life

Avec cet accent sur le dénouement heureux et le chemin dur que les protagonistes doivent traverser afin de l'atteindre, la romance présente alors une idée spécifique de ce qu'est le bonheur et de ce qu'est la vie parfaite. Cette promotion et cette glorification de la vie parfaite ne se limitent pas à la romance, mais il en va de même dans la société contemporaine. Il s'agit de certaines normes et idéaux qui sont présentés comme s'ils s'appliquaient à toute personne. Dans son livre *The Promise of Happiness* (2010), Sara Ahmed analyse ce phénomène, qu'elle appelle « the good life ». Francis (2021) a paraphrasé la définition d'Ahmed de la façon suivante : « The good life is an idealized norm of how we should structure our lives and relationships to minimize social friction. » (p. 83). La représentation de cette norme exerce une influence non négligeable sur ce que nous considérons comme « the good life » et à qui cette vie idéale est accessible. Le bonheur fonctionne comme une promesse qui dirige des personnes vers certains objectifs qui sont censés fournir les ingrédients nécessaires pour la vie parfaite. Il s'ensuit que le bonheur est le résultat de certains choix de vie, en excluant toutes les autres possibilités (p. 54). Le mariage et la reproduction sont par exemple souvent évoqués comme des indicateurs importants du bonheur.

La recherche d'Ahmed révèle cependant qu'il existe une conception restreinte de cet idéal. Le bonheur n'est pas accessible à tout le monde, selon les normes en vigueur. L'idéal qui est mis en avant s'oriente vers l'hétérosexualité. Le bonheur hétérosexuel est surreprésenté dans la culture publique et « heterosexual love becomes about the possibility of a happy ending ; about what life is aimed toward, as being what gives life direction or purpose, or as what drives a story. It is difficult to separate out narrative as such from the reproduction of happy heterosexuality. » (p. 90). Elle dit aussi que « heterosexual coupledness and reproduction of coupledness are the ultimate happiness goals (pp. 90-91). Puisque la romance reflète la réalité en quelque sorte et que des récits jouent un rôle important dans la promotion de la « good life », il n'est pas surprenant que le dénouement heureux dans la romance reflète cette exclusivité.

L'homonormativité

Cette préférence pour l'hétérosexualité et l'exclusion de toutes les autres orientations sexuelles est ce qu'on appelle « l'hétéronormativité ». Michael Warner a popularisé le concept dans son livre *Fear of a Queer Planet* en 1991. Goodrich, Luke et Kassirer l'ont défini de la façon suivante :

Heteronormativity is the notion that heterosexuality is the only “normal” sexual orientation and that romantic relationships exist only between the opposite sexes. It is also the belief that people fall distinctly into two genders, male or female, and that their dress and behaviors reflect their biological sex assigned at birth. Similarly, a heteronormative orientation typically means that a person believes that one’s biological sex, gender, and gender expression should align and that one’s sexual orientation should be heterosexual. This creates a system of expectations, demands, and constraints on persons who deviate outside traditional gender, gender roles, or sexual orientations. As such, heteronormativity is linked to heterosexism and homophobia (...).

(The SAGE encyclopedia of psychology and gender, p. 842)

Ce qui est encore plus intéressant pour l'analyse de la romance lesbienne, est son équivalent « l'homonormativité », que Lisa Duggan, professeure d'analyses sociales et culturelles à l'Université de New York, introduisait en 2002. L'homonormativité est selon elle « a politics that does not contest dominant heteronormative assumptions and institutions, but upholds and sustains them while promising the possibility of a demobilized gay constituency and a privatized, depoliticized gay culture anchored in domesticity and consumption. » (p. 179). Elle paraphrase ensuite ses pensées d'une manière ludique : « We have been administered a kind of political sedative – we get marriage and the military then we go home and cook dinner, forever » (p. 189). Lovelock (2018) définit l'homonormativité comme le terme générique pour « interconnected ideals about what constitutes a ‘good’ gay life in the contemporary moment » (p. 551). On entend ici l'écho du concept de la « good life » de Sara Ahmed : il ne s'agit maintenant plus seulement de la vie parfaite, mais de la vie LGBT parfaite. Autrement dit, l'homonormativité favorise des personnes LGBT qui ont une certaine apparence (incluant la peau blanche par exemple), qui se comportent d'une certaine manière et qui ont des rêves et des buts particuliers, tels que le mariage, la carrière réussie et une aspiration à la consommation. La monogamie et la parentalité jouent des rôles significatifs, tout comme pour

l'hétéronormativité. L'homonormativité induit essentiellement qu'il n'y aurait qu'une seule façon d'être une personne LGBT normale et acceptée.

La dimension émotionnelle de l'homonormativité

Des pratiques assimilatoires et homonormatives, comme le mariage gay, ont déjà reçu beaucoup d'attention critique, selon Lovelock (2018). Moins d'attention a été prêtée à la dimension affective et émotionnelle de l'homonormativité. Beaucoup de la force idéologique de l'homonormativité vient de son lien étroit avec l'émotion. Lovelock mentionne Ahmed (2004), qui disait que les personnes LGBT ne veulent pas seulement se marier pour bénéficier de l'égalité légale, mais surtout parce que les pratiques culturelles du mariage et de la monogamie comportent des connotations positives telles que l'amour, le bonheur et la satisfaction. La culture populaire et ses récits, tels que la romance, renforcent ce lien en présentant des chemins homonormatifs vers le bonheur dans un style émotionnel et chargé de connotations positives. Les voies qui s'éloignent de l'homonormativité sont au contraire chargées de négativité. C'est ainsi que la romance souligne la dimension émotionnelle de l'idéologie de l'homonormativité.

L'un des seuls chercheurs qui a examiné cette dimension émotionnelle dans des histoires romantiques est Stephanie Deborah Clare dans l'article « (Homo)normativity's romance : happiness and indigestion in Andrew Haigh's *Weekend* » de 2013. Elle n'a pas seulement identifié les politiques de l'homonormativité, mais surtout sa valeur émotionnelle. Elle indique que l'homonormativité est un sujet important dans les études queer contemporaines. Elle ajoute à la définition de Duggan que l'homonormativité est légitimée à l'aide des histoires sentimentales sur l'amour, le bonheur et l'espoir, telles que les romances. Elle définit en outre la romance comme « a set of affects and emotions that produce couple-hood and marriage as a fantasy of the good life » (p. 787). La liaison entre l'homonormativité et la romance est représentée par une phrase concise : « Through romance, homonormativity takes its hold. » (p. 795).

Une autre chercheuse qui a analysé ce lien est Isabella Francis, qui tout comme Clare se limite à la culture audiovisuelle. Son corpus consistant en deux films relevant du genre de la comédie romantique. Il s'agit plus précisément de la première comédie romantique lesbienne pour le grand public (*Happiest Season* de 2020) et de la première comédie romantique

homosexuelle pour adolescents (*Love, Simon*, 2018). Les deux films promeuvent une vie normative comme le chemin vers le bonheur (en glorifiant un lien fort entre l'amour et la famille ainsi qu'entre la monogamie et la reproduction) et ils rejettent ainsi des modes de vie queer qui sont plus radicaux. Ethan, un étudiant homosexuel noir à l'école du protagoniste dans *Love, Simon* est un exemple d'une personne qui est plus radicalement queer parce qu'il est de genre non-conforme¹. Il est harcelé à l'école à cause de son « effeminate manner, flamboyant dress sense and generally queer gender presentation » (p. 85). Le protagoniste ne le défend jamais : « The film depicts Simon believing that Ethan should align more closely to homonormativity in order to become less of a target. » (p. 86). L'histoire ne lui donne pas le même accès à un dénouement heureux que le protagoniste, parce qu'il refuse d'adapter son apparence à l'homonormativité.

Seuls les personnages qui répondent aux normes de l'homonormativité peuvent jouer le rôle principal et ont par conséquent droit à une fin heureuse. Les personnes « trop queers » ne jouent que des rôles secondaires. La romance, et la littérature populaire en général, fait aussi une distinction entre ce qui est bon et ce qui est mauvais à l'aide de l'intrigue. Cette distinction a été indiquée par Stephen Knight (1980), concernant un autre genre populaire : le roman policier. Il dit que l'intrigue contribue à la promotion d'une certaine idéologie ; dans le cas de ce mémoire, il s'agit de l'homonormativité.

Plot itself is a way of ordering events; its outcome distributes triumph and defeat, praise and blame to the characters in a way that accords with the audience's belief in dominant cultural values – which themselves interlock with the social structure. So texts create and justify what has come to be called hegemony, the inseparable bundle of political, cultural and economic sanctions which maintain a particular social system to the advantage of certain members of the whole community.

(*Form and Ideology in Crime Fiction*, p. 4)

¹ Une personne dont le comportement, l'apparence et/ou la mentalité ne correspondent pas à ceux que nous attendons généralement d'une fille/femme ou d'un garçon/homme (Info Transgenre, Non-conformité du genre)

La conclusion de la recherche de Clare est la suivante : « Despite the utopian kernel of queer happiness signified by these movies, the inclusion of lesbian and gay main characters in the romantic comedy genre also serves the ideological function of assimilating queerness into the mainstream in ways that reinforce other relationship-based norms, such as monogamy and family orientation. » (2021, p. 80). Elle mentionne quelques fonctions idéologiques de l'homonormativité dans les films, dont l'accès à la vie parfaite / « the good life » pour des couples homosexuels qui sont monogames.

L'homophobie

Malgré la représentation de la vie parfaite, tout n'est pas toujours rose dans le roman à l'eau de rose. Puisqu'il reflète la société, il ne peut pas ignorer l'homophobie parce que beaucoup de personnes LGBT sont confrontées à l'homophobie. L'homophobie est définie par le dictionnaire Larousse de la façon suivante : « rejet de l'homosexualité, hostilité systématique à l'égard des homosexuels ». Il existe encore des lois discriminatoires qui criminalisent les relations entre des personnes de même sexe dans 77 pays des Nations Unies. Dans au moins cinq pays, ces relations peuvent même être sanctionnées avec la peine de mort (Nations Unies, « LGBTQI+ »). D'autres types d'homophobie tels que l'homophobie culturelle (« cultural standards and values that prioritize heteronormative ways of living while devaluing LGB lifestyles and concerns ») ont aussi des conséquences graves pour la population LGBT. L'homophobie crée entre autre du stress et des disparités en matière de santé et elle donne lieu à la discrimination et à la victimisation des personnes LGBT (Balsam & Heyne, 2017).

Il est alors logique d'examiner si l'homophobie se manifeste aussi dans les romances lesbiennes du corpus. Ce qui est le plus intéressant dans le cadre du mémoire est la façon dont le phénomène est intégré dans l'histoire sans risquer que le dénouement heureux devienne impossible. Le dénouement heureux a toujours besoin d'obstacles qui se dressent sur la route des amoureux et qui doivent être surmontés à la fin. Comment est-ce que l'histoire affronte alors le problème social de l'homophobie, en sauvegardant la teneur positive et romantique de la romance ?

La méthode et le corpus

La méthode

La romance construit une image dominante de la vie parfaite et des personnes à qui cette vie parfaite est accessible. À l'aide des concepts de l'homonormativité de Lisa Duggan et « the good life » de Sara Ahmed et des recherches de Clare et Francis, ce mémoire analyse quelle image idéale est mise en avant dans la romance lesbienne. Il formulera alors une réponse à l'une des questions que Betz (2009) posait dans son livre sur l'histoire de la romance lesbienne : « What values are incorporated into the pages of the romantic story and what images of lesbian relationship, society, and sexuality find representation in these works ? » (Introduction).

On s'intéresse en particulier à la représentation des valeurs concernant l'homoparentalité. Le lien entre l'homoparentalité et le mariage gay en tant qu'objectifs encouragés par l'idéologie homonormative, a déjà été étudié dans des films et des séries télévisées par des chercheurs tels que Kies (2016). L'homoparentalité à la lumière de l'homonormativité dans la romance lesbienne n'a jamais été étudié jusqu'à maintenant. C'est pourtant un sujet très actuel, car elle « est décriée sur la place publique par certaines personnes comme une boîte de Pandore remettant en question l'institution familiale, présentée comme le fondement de la civilisation occidentale et chrétienne » (Côté, 2009, p. 25). En France, la loi qui a ouvert la procréation médicalement assistée aux femmes lesbiennes n'a par exemple été adoptée qu'en 2021, précédée de beaucoup de résistance. Cette résistance peut être illustrée avec quelques titres des articles dans les journaux en 2019 : « PMA pour toutes : La bataille sur le « mariage pour tous » peut-elle se reproduire ? » (20 minutes), « 'It's against nature,' say French protesters opposed to fertility treatments for single women, lesbians » (France 24), « Manifestation anti-PMA à Paris : "Je refuse une société avec des enfants sans repères" » (France 24) ... La recherche de Côté sur les familles lesboparentales montre pourtant que s'il y a subversion, il y a aussi reproduction des normes.

Puisque la romance reflète en quelque sorte la réalité, il est intéressant d'analyser comment elle représente l'homoparentalité en tant qu'objectif nécessaire selon l'idéologie homonormative et quelles embûches elle sème sur le chemin vers ce but homonormatif. L'homophobie en tant qu'obstacle sera analysé, ainsi que les différentes stratégies que les protagonistes adoptent pour surmonter cet obstacle. Le mémoire sera alors une contribution nécessaire à la recherche académique concernant la romance, l'homonormativité et

l'homoparentalité et une extension du travail de Clare et Francis dans le monde audiovisuel au monde de la littérature populaire.

La présentation du corpus

Le corpus consiste de romances lesbiennes au sujet de l'homoparentalité de l'éditeur franco-qubécoise Homoromance Éditions. Son nom indique déjà qu'il s'est spécialisé dans la romance LGBT. À cause de cette spécialisation, il se trouve plutôt dans un marché de niche : il n'existe pas beaucoup de tels éditeurs et surtout pas sur le marché francophone. Homoromance Éditions se positionne en outre comme une maison d'édition militante et féministe. Elle se présente comme « une maison d'édition franco-qubécoise créée en 2015 dans le village gay de Montréal au Québec qui œuvre exclusivement pour la mise en lumière et la reconnaissance des livres, romans lesbiens et gays dans la littérature contemporaine » (*Qui sommes-nous ?*).

L'éditeur a déjà publié plus de 250 romances lesbiennes, ainsi que des romances trans et gay. L'homonormativité et l'homoparentalité peuvent alors être étudiées dans beaucoup de leurs livres. Dans le cadre de ce mémoire, on a opté pour des romances qui se déroulent dans un monde et un temps qui ressemblent à la société contemporaine des lecteurs, parce que c'est le reflet (idéalisé) de la société qui nous intéresse et sa façon de représenter des problèmes sociaux tels que l'homophobie et les réactions à de telles problématiques ou la représentation des différentes méthodes de procréation qui sont possibles aujourd'hui. Des sous-genres tels que la romance historique et la science-fiction étaient alors immédiatement éliminés. Les genres de l'imaginaire risquent par exemple de créer des situations qui sont parfaitement impossibles aujourd'hui, on peut par exemple s'imaginer une société qui est complètement LGBT et où il n'existe pas de l'homophobie. Cela nous mènera trop loin du but de ce mémoire.

Dans le corpus se trouvent sept romances du catalogue d'Homoromance Éditions, dont une trilogie. Une grande importance est donnée à l'homoparentalité dans ces romances. Les obstacles sont souvent liés à l'homoparentalité, ce qui renforce son importance dans le dénouement heureux. Si le couple surmonte tous ces problèmes, ils connaîtront le bonheur (familial). Quelques exemples des obstacles sont la disparition de la passion amoureuse à cause de la parentalité, les maux de grossesse ou la dépression postnatale. Ils ne feront pas tous l'objet d'une analyse profonde. L'accent est mis sur l'obstacle de l'homophobie. Le désir d'enfant (ou le développement de ce désir au cours de l'histoire) est également important. Différents types

d'homoparentalité sont abordés dans les livres : l'insémination artificielle, l'insémination artisanale ou la garde des enfants d'un membre de la famille...

La trilogie qui fait partie du corpus a été écrite par Julie Lezzie, une auteure française, qui n'écrit pas seulement des romances. Elle était aussi journaliste pour le magazine en ligne lesbien *We are les filles* et pour le magazine LGBTQI+ *têtu*. Dans *Quatre filles et un toit*, *Quatre filles et un mouflet* et *Quatre filles et un mariage*, toutes parues chez Homoromance Éditions en 2019, elle suit les hauts et les bas d'une bande d'amies lesbiennes. Dans la première partie, deux couples lesbiens décident d'acheter et de rénover ensemble une ferme dans la campagne française. Elles y habiteront sous le même toit. Elles annoncent toutes les quatre leur désir d'enfant à la bande d'amies à la fin du premier livre. La deuxième partie traite de la réalisation de ce rêve. Un couple opte pour la coparentalité avec un couple homosexuel et ils font l'insémination artisanale dans leur propre cuisine. L'autre couple va à Bruxelles pour une insémination artificielle, parce que cette option n'était pas encore possible en France au moment de la première publication de ce livre chez les Éditions Gaies et Lesbiennes en 2009. L'insémination artificielle ne s'est ouverte aux couples lesbiens depuis le 2 août 2021 (Ministère de l'Intérieur, 2021). Ce dernier couple fête son mariage dans le troisième livre.

Corner (2018) a été écrit à quatre mains par les Françaises Cherylin A. Nash et Lou Jazz. Les personnages principaux, qui sont deux lesbiennes, gèrent un bar ensemble. Elles viennent de la France et elles ont déménagé au Canada. L'une des deux reçoit un coup de téléphone au début du livre qui bouleverse leur vie. Sa sœur, de qui elle s'était éloignée depuis longtemps, est décédée et elle l'a désignée comme tutrice de ses deux enfants. Pendant cette période turbulente de la parentalité soudaine, les deux femmes découvrent après de longues années d'amitié qu'elles sont amoureuses l'une de l'autre. À la fin du livre, elles décident d'avoir un troisième enfant.

Hibernation (2018), écrit par l'auteure québécoise Karine Jetté, se déroule à Montréal. Le personnage principal et sa femme sont ensemble depuis des années. Cette partenaire est le seul personnage du corpus qui est décrit explicitement comme non blanche, elle a des « traits métissés ». Elles ont trois enfants ensemble, dont la femme du personnage principal est la mère biologique. Après toutes ces années en couple, elles se trouvent dans une hibernation amoureuse. Leur grand défi est de sortir de cette hibernation et de retrouver le bonheur familial et relationnel et d'équilibrer les deux.

La famille d'*Une louve dans la pouponnière* (2021), écrit par l'auteure québécoise Lys Win (qui est elle-même une mère lesbienne), vit à Québec aussi. Le personnage principal a mis leur fille au monde et au début de l'histoire sa partenaire est enceinte de jumeaux : « Deux bébés, ce n'était pas prévu. On savait qu'en implantant des ovules, ça se pouvait. » (Chapitre 3). Tandis qu'elle a aimé sa grossesse, la situation est moins rose pour sa partenaire, qui tombe dans une dépression post-partum après la naissance des jumeaux. Le personnage principal se trouve tout à coup seul à la maison avec trois enfants et sa meilleure amie et sa copine viennent à son secours. Cette copine est un esprit très libre qui apporte un contraste parfait avec la partenaire du personnage principal, qui est plutôt névrosé. Elle débute une liaison avec la copine de sa meilleure amie. Les grands défis dans l'histoire sont alors surmonter la dépression post-partum et mettre un terme à la liaison avec « la louve dans la pouponnière ». Mais pendant le mariage à la fin de l'histoire, leur secret est révélé et c'est comme ça que le livre se termine. *Une louve dans la pouponnière* est la seule romance du corpus qui n'a pas un dénouement parfaitement heureux.

Finalement, une nouvelle de Noël fait partie du corpus : *Noël hasardeux* (2019) de la Française Chimène K. Norsange. Le personnage principal a été jeté à la rue à un jeune âge et elle a ensuite rencontré son épouse actuelle. Sa famille l'a intégré à leur famille. Elle revoit sa propre mère de nombreuses années plus tard sur un parking au réveillon. Elle découvre qu'elle est maintenant sans domicile fixe. Elle la ramène à la maison et ce qui suit est une réunion émotionnelle, douloureuse, mais aussi heureuse. Ce n'est qu'en ce moment que la grand-mère fait la connaissance de ses deux petites-filles.

1 Illustrations de l'homonormativité

Ce chapitre analysera comment l'homonormativité et le concept de la « good life » d'Ahmed vont de pair dans la romance lesbienne. Les recherches de Clare et Francis ont déjà démontré que la représentation de la vie parfaite dans les films queers n'est pas aussi innocente qu'elle le paraît. La romance promeut également une certaine conception de la vie parfaite et cette conception n'est pas nécessairement aussi accessible à tous les personnages. Elle l'est davantage aux couples hétérosexuels, et parmi les couples homosexuels, à ceux qui suivent les voies de l'homonormativité.

1.1 La vie parfaite

J'aurai la vie parfaite, celle dont j'ai toujours rêvé : ma femme, mes enfants, ma superbe maison, ma carrière florissante. J'oubliais mon chien !

(Une louve dans la pouponnière, Chapitre 16)

La première partie examinera ce qu'est la vie parfaite, selon les romances lesbiennes du corpus. Selon la citation précédente, la vie parfaite inclut : une partenaire, des enfants, une maison, une carrière et même un animal de compagnie. Cette description explicite de ce qu'est la vie parfaite dans *Une louve dans la pouponnière* ne fait pas exception dans les romances. Les protagonistes du corpus mentionnent régulièrement qu'elles ont (ou qu'elles auront) la vie parfaite et elles incluent les mêmes éléments dans cette image idéale que la protagoniste d'*Une louve dans la pouponnière*. C'est pourquoi cette romance est utilisée pour illustrer le discours sur la vie parfaite. Gabrielle, le personnage principal, répète parfois son interprétation d'une vie de rêve : « Nous allons nous aimer pour toujours ! Nous serons les mamans les plus comblées lorsque les bébés pointeront le bout de leur nez ! Notre famille sera complète. » (Chapitre 3). Ces phrases résument le dénouement heureux qu'elle souhaite trouver. Différents obstacles dans l'histoire compliquent pourtant sa foi dans cette culmination du bonheur ; il y a entre autres la dépression post-partum de sa partenaire et sa propre liaison avec une autre femme. Malgré ces embûches, elle continue à s'accrocher à son image de la vie parfaite. Quand elle s'imagine sa future femme portant une robe de mariée blanche, avec les enfants à ses côtés, elle se dit que la vie est belle : « Un grand bonheur m'attend ! » (Chapitre 16).

L'entourage des protagonistes d'*Une louve dans la pouponnière* confirme souvent qu'elles ont une vie parfaite grâce à leur futur mariage, la carrière florissante de Gabrielle, leur belle maison, leurs enfants et l'amour véritable... Le mariage couronne aussi le bonheur des personnages principaux dans la trilogie des *Quatre filles*. L'importance d'une belle maison y revient également. Dans le tout premier chapitre du premier livre, *Quatre filles et un toit*, l'un des personnages principaux dit à sa partenaire : « Notre rêve va se réaliser, Chérie : on va enfin devenir propriétaires ! ». Ce même personnage dit dans le deuxième livre, *Quatre filles et un mouflet*, que c'est grâce à cet achat qu'elles ont décidé d'avoir un enfant. La maison leur donne une stabilité et une qualité de vie qu'elles n'avaient pas avant.

Ce sont des objectifs que beaucoup de personnages dans les romances lesbiennes veulent atteindre. En ce qui suit, l'accent sera mis sur un de ces ingrédients essentiels pour parvenir à un dénouement heureux : l'(homo)parentalité. Quelles méthodes ou quels thèmes sont utilisé(e)s afin de souligner l'importance de la parentalité ?

1.1.1 Le bonheur familial

Lorsqu'elle termine son déjeuner, on se colle ensemble devant un film de Noël et je me sens en paix, le cœur explosant d'amour pour ma petite vie de famille. En prenant une gorgée de café, je souris en songeant que c'est vraiment ça, le bonheur.

(Hibernation, Chapitre 26)

Une vie parfaite est une vie heureuse. En analysant les moments de bonheur dans les livres, on peut découvrir quels éléments rendent les protagonistes le plus heureux. La glorification constante du bonheur familial dans le corpus est un grand indice que l'homoparentalité est d'une importance primordiale pour le bonheur des personnages principaux. De bons moments passés en famille sont explicitement indiqués comme une illustration de bonheur et des scènes qui représentent par exemple les premiers pas d'un enfant sont considérées comme « magiques ». Le fragment qui introduit cette partie offre un aperçu des pensées d'Audrey, le personnage principal d'*Hibernation*. Ces moments de bonheur se limitent parfois au noyau familial : les mamans et les enfants dans la chaleur et l'intimité de la maison.

Les femmes qui travaillent à l'extérieur ont hâte de revenir à la maison chez leur petite famille : « (...) j'ai hâte de prendre un bon repas avec ma petite famille et j'ai envie d'une belle soirée romantique avec ma douce moitié. Quand je pousse la porte d'entrée, une bonne odeur de chili me chatouille les narines, rendant notre demeure encore plus chaleureuse. » (*Hibernation*, Chapitre 11). Le vocabulaire qui est utilisé dans de tels passages provoque une lecture immersive : en lisant cet extrait, le lecteur peut presque sentir le chili et ressentir la chaleur. Pendant une telle lecture, il parvient à « se projeter dans une corporéité et dans une sensibilité autres que celles qui nous caractérisent ordinairement » ; il s'agit d'un transfert

imaginaire (Bloch, 2010, p. 340). Grâce à cette immersion du lecteur, la représentation de la vie parfaite devient presque une réalité tangible. Audrey, le personnage qui revient de son travail, est avocat dans le droit familial. Elle voit parfois des problèmes familiaux terribles et déprimants à cause de son emploi. Malgré le fait que sa relation se trouve dans une mauvaise passe au début de l'histoire, sa vie familiale est toujours en totale contradiction avec les situations lamentables qu'elle rencontre dans sa vie professionnelle. Il n'est pas difficile de s'imaginer la sécurité de la famille qu'elle ressent en rentrant chez elle. L'exemple suivant du même livre emploie la même technique : le lecteur est de nouveau incité à visualiser la scène, à ressentir la chaleur, à écouter la musique... Audrey confirme à la fin littéralement que cette scène en famille est pour elle la définition du bonheur :

Blottie sur le sofa avec ma petite famille auprès du feu, j'avoue que je n'ai aucune raison de me plaindre. Liam s'est endormi sur Jade pendant qu'elle l'allaitait, ma mère berce une Zoé aux paupières lourdes sur le fauteuil berçant et Léa assiste son grand-père pour alimenter le feu d'une bûche supplémentaire. De la musique instrumentale joue doucement. Le salon, illuminé par les flammes et les visages heureux des gens que j'aime, ne pourrait être plus chaleureux qu'en ce moment. La main de Jade trouve la mienne et j'ai l'impression que mon cœur pourrait exploser... C'est à peu près ça, ma définition du bonheur.

(*Hibernation*, Chapitre 20)

Le caractère homonormatif de telles scènes devient très clair quand le personnage principal d'*Une louve dans la pouponnière* y réfère d'une manière ludique – sans pour autant utiliser le terme exact : « Valérie m'accueille avec un large sourire et les yeux pétillants. Je pourrais presque me croire dans un film américain avec ma petite femme à la maison et mon souper sur le feu. Bon, je ne suis pas le mâle viril qui rentre du boulot, mais on comprend l'idée ! » (Chapitre 15). Les pratiques du quotidien reproduisent le discours normatif, tout comme Côté (2009) l'avait remarqué dans ses entretiens avec des familles lesboparentales. L'idée est abordée avec de l'humour dans la romance, mais cette partie du mémoire démontre que ce discours normatif est effectivement employé afin de créer un lien étroit entre le bonheur et l'homoparentalité. La répartition des tâches n'est pas toujours aussi binaire que dans ce cas ; parfois l'idéal conservateur de la femme au foyer est modernisé, mais l'idée est similaire.

Dans la trilogie des *Quatre filles*, dans laquelle il y a quatre protagonistes, ces scènes de félicité domestique incluent souvent les deux couples lesbiens et leurs enfants. Même si la répartition des tâches est encore moins traditionnelle ici, le bonheur familial reste au cœur de l'histoire. La définition de ce qu'est une famille est quand même plus alternative. Les femmes désignent leur situation de cohabitation à maintes reprises avec les mots « une grande famille ». Comme dans les autres romances du corpus, les moments chaleureux en famille se déroulent souvent à l'heure du dîner. Dans ce fragment, une lecture immersive est de nouveau stimulée en faisant référence à la chaleur, à l'odeur, au son... Le chien Balou fait même partie de l'image parfaite.

En cette fin de dimanche après-midi, les quatre copropriétaires étaient réunies autour de la table, profitant d'un bon feu de cheminée. Les mouflets jouaient sous la surveillance de Balou couché dans la cuisine, le museau débordant dans le salon qui lui était interdit. Estelle découpait des modèles de robes de mariée dans des magazines alors que Fred démontait le réveil des filles, tombé en panne. Pendant ce temps, celles-ci s'escrimaient à peler une grosse citrouille pour en faire un velouté pour le dîner.

(Quatre filles et un mariage, Chapitre 4)

Francis (2021) indiquait déjà l'importance de telles scènes dans les films LGBT en s'appuyant sur l'idée d'Ahmed (2010) que la famille est le lieu central pour la production du bonheur. La famille heureuse y est un motif récurrent. La famille nucléaire est souvent montrée dans les films pendant des conversations animées au dîner ou pendant des soirées de films, ou leur bonheur est capturé par un montage de vidéo personnel. Les livres analysés pour ce mémoire démontrent qu'il en va de même pour la romance écrite.

1.1.2 Belles mamans

Malgré que son ventre soit moins ferme et plus rond qu'avant la naissance de nos trois enfants, je la trouve encore plus belle, chaque petite gerçure me rappelant sa force et sa patience, chaque courbe soulignant sa féminité à l'état pur.

(Hibernation, Chapitre 22)

Une méthode différente pour incorporer l'homoparentalité dans l'image idéale est la glorification de la maternité. Les mères dans le corpus deviennent plus attrayantes grâce à leur désir d'avoir un enfant, par leur grossesse ou par leurs interactions avec ces enfants. Vu que la romance est basée sur le romantisme, il est révélateur que la maternité contribue tellement à l'amour.

La citation qui introduit cette partie est illustrative de presque toutes les romances analysées. Audrey, la protagoniste d'*Hibernation*, parle de sa partenaire. Son corps a changé au cours de ses différentes grossesses. Les changements corporels sont présentés comme des distinctions honorifiques. La transformation des seins pendant ou après une grossesse est en outre très fréquemment mentionnée comme un bonus. Audrey décrit sa partenaire comme une déesse, « avec ses belles courbes accentuées par la maternité » (Chapitre 8). Estelle, l'une des deux protagonistes enceintes de la trilogie des *Quatre filles*, est décrite par une amie comme la reine du soir avec « des joues roses et (...) un regard pétillant » (*Quatre filles et un mouflet*, Chapitre 15). Gabrielle, le personnage principal d'*Une louve dans la pouponnière*, a déjà accouché d'une fille elle-même, et sa partenaire est enceinte au début de l'histoire. Elle avait beaucoup de nausée et de la rétention d'eau pendant sa grossesse, mais elle décrit souvent la beauté de sa copine : « À elle, la maternité va comme un gant. » et « Enceinte, elle est au sommet de sa beauté. » (Chapitre 1).

Estelle et la partenaire de Gabrielle éprouvent quand même beaucoup de problèmes avec leur apparence physique pendant leur grossesse. La faible estime de soi d'Estelle disparaît après l'accouchement et aussi grâce aux confirmations incessantes de sa beauté par sa future femme. Il est plus sérieux pour la partenaire de Gabrielle, parce qu'il s'agit là d'un présage de sa dépression post-partum. Même si les femmes enceintes sont très négatives, leurs partenaires ne doutent pas un instant de leur attrait. Il en va de même pour leur entourage, qui sont d'avis qu'une femme enceinte rayonne de facto.

La maternité est aussi glorifiée par la représentation de sa capacité de provoquer des émotions positives et romantiques chez l'autre partenaire. Les deux protagonistes de *Corner*, Karly et Jordan, sont des meilleures amies depuis des années. Elles n'ont jamais éprouvé des sentiments qui surpassent ceux de l'amitié. Mais quand la sœur de Karly décède au début du livre, Karly devient la tutrice légale de ses deux enfants. Jordan voit comment Karly s'adapte à la situation inattendue et elle admire qu'elle est si douée avec les enfants. Elle commence alors

à développer des sentiments amoureux pour sa meilleure amie. Pendant une conversation avec une amie commune, elle décrit le moment exact où elle s'est rendu compte pour la première fois de son amour pour Karly : Jordan revenait de son travail et elle voyait Karly qui s'était endormie sur le divan avec l'enfant aîné. Le garçon avait fait un cauchemar et il avait besoin d'un peu de réconfort. Karly a alors renvoyé la baby-sitter et elle s'est occupée elle-même des enfants le reste de la nuit. Sa générosité et son caractère attentionné ont suscité l'amour de Jordan. Il s'est passé la même chose pour Karly. Quand elle entre dans l'appartement un jour, elle tombe sur Jordan qui est en train de danser avec la petite fille. Au moment où Jordan se rend compte qu'elle est là, elle voit dans les yeux de Karly une « petite étincelle qu'elle ne m'avait jamais adressée auparavant » (Chapitre 19).

La même chose se produit dans *Hibernation*, où le couple central est en hibernation : elles sont mariées depuis six ans et elles ont trois enfants ensemble. Leur défi est de retrouver la passion et l'aventure dans leur relation. L'amour est cependant toujours là. La protagoniste Audrey trouve le beau dans sa femme dans les moments les plus banals : « J'observe un instant sa silhouette svelte et élégante qui se dirige vers l'escalier, le paquet de couches passé sous le bras. Malgré son pyjama taché de compote de pomme et son air exaspéré, elle dégage toujours un petit quelque chose de sophistiqué que j'aime tant. » (Chapitre 1). Elle admire la patience et la gentillesse que sa femme montre aux enfants. Gabrielle, la protagoniste d'*Une louve dans la pouponnière* décrit sa partenaire comme une mère exemplaire, qui trouve l'équilibre parfait entre la sévérité et le plaisir. Côté (2009) avait remarqué pendant des entrevues avec des familles lesboparentales que « le désir de former une famille permet de cimenter le noyau conjugal » (p.33) et c'est exactement l'idée qui est promue dans ces romances lesbiennes.

La représentation de la vie parfaite démontre que « homosexuals are now endowed with the capacity for a future and the ability to live a 'good' life » (Lovelock, 2018, p. 552). Et pourtant, même si la vie parfaite semble être accessible aux lesbiennes dans la romance lesbienne, il ne s'agit pas de n'importe quel type de lesbienne. Le corpus n'accorde une fin heureuse et un rôle important à des lesbiennes qui répondent à l'image de l'homonormativité. Dans les livres analysés, ce sont des lesbiennes maternelles qui ont un désir d'enfant et pour qui le bonheur familial est le plus grand bien.

1.2 La mauvaise lesbienne et la bonne lesbienne

1.2.1 Personnages principaux

La liberté, l'aventure ! J'ai fait quelques voyages ici et là, plus jeune. Mais je savais qu'une fois mes études terminées, je deviendrais sérieuse. Que j'aurais une maison, un chien, des enfants. Parce que le fait d'être lesbienne, c'est déjà assez marginal pour moi.

(Une louve dans la pouponnière, Chapitre 8)

Il semble alors que l'accès des lesbiennes à « the good life » est soumis à certaines conditions. N'importe quelle lesbienne ne peut pas revendiquer son *happy end*. Les protagonistes du corpus peuvent le faire, parce qu'elles répondent à certaines normes qui sont nécessaires pour l'acceptation par la société et le bonheur. La citation ci-dessus explicite quels éléments sont nécessaires pour réussir sa vie. Gabrielle, la protagoniste d'*Une louve dans la pouponnière*, trace son évolution d'une mauvaise lesbienne à une bonne lesbienne. Son discours correspond parfaitement au discours de l'homonormativité. Bien qu'elle ne se compare pas ouvertement avec d'autres types de lesbiennes, elle jette d'autres formes possibles d'une identité lesbienne sous le bus, en les présentant comme l'inverse de « sérieux » et « marginal ». Des femmes libres et aventureuses sont alors marginales, selon l'extrait.

En se basant sur des facteurs tels que la parentalité, les romances du corpus font une distinction entre des bonnes lesbiennes et des mauvaises lesbiennes. D'une part, il y a une opposition entre bons et mauvais personnages ; de l'autre part, on peut voir des personnages qui évoluent d'une mauvaise lesbienne à une bonne lesbienne. Il y a des lesbiennes qui ne répondent pas aux (homo)normes au début, mais qui développent entre autres un désir d'enfant au cours de l'histoire et qui sont alors remises sur le bon chemin vers le dénouement heureux et homonormatif.

L'une des deux protagonistes de *Corner*, Karly, n'a absolument pas de désir d'enfant au début de l'histoire. Il en va de même pour sa meilleure amie Jordan, qui est l'autre personnage principal. Leurs relations précédentes ont échoué parce que l'autre femme voulait des enfants.

Tout d'un coup, Carly obtient la tutelle légale de son neveu de 14 ans et de sa nièce de sept mois. Leur mère (sa sœur) est décédée et les enfants sont forcés de déménager de la France au Canada. Karly fait de son mieux dès le moment qu'ils arrivent et elle découvre au fur et à mesure que la maternité lui va bien. Quand elle voit sa petite nièce, elle pense : « (...) je réalise qu'avoir un enfant est une idée qui me plaît plus que je ne l'aurais imaginé. » (Chapitre 12). Ses priorités ont complètement changé depuis l'arrivée des enfants.

Sa meilleure amie Jordan semble aussi s'adapter très bien à la nouvelle situation. Quand Karly raconte ce dernier fait à une amie commune, cette amie lui dit : « Attends, une minute. On parle de Jordan, la fille qui fuit avant d'avoir à parler d'enfant ? Celle qui devient invisible quand on lui en parle ? » (Chapitre 10). C'est au demeurant aussi ce que Jordan pense d'elle-même : « (...) je ne suis pas le genre de personne à me poser avec une femme, avoir une maison, des enfants et un chien. Je suis plus connue pour ma capacité à fuir tout engagement sérieux dès qu'il s'agit de relation intime. » (Chapitre 29). Le dernier chapitre avant l'épilogue est pourtant l'illustration que les deux femmes se sont transformées beaucoup, comparativement à la situation de départ. À ce point, elles ont avoué leurs sentiments l'une pour l'autre et elles forment un couple stable et heureux. Elles ont une vie paisible et routinière avec les enfants. Pour couronner le tout, Jordan (qui était l'éternelle célibataire), propose à Karly d'avoir son propre enfant avec elle. L'épilogue raconte que Karly a effectivement accouché d'une petite fille et qu'elles ont maintenant trois enfants. Il semblait alors nécessaire que les femmes développent un désir d'enfant avant qu'elles puissent avoir accès au dénouement heureux. En l'occurrence, il a été rendu possible par les circonstances : contraintes d'accueillir des enfants, elles ont pris goût à la parentalité, et constaté qu'elle était un élément possible de leur bonheur.

Ce désir d'enfant était toujours présent chez Gabrielle d'*Une louve dans la pouponnière* – la protagoniste qui avait la parole dans la citation introductive de cette partie. Elle savait ce qu'elle voulait dès son enfance, mais elle avait du mal à accepter son homosexualité. Elle ne pouvait pas s'imaginer comment elle pouvait mettre un enfant au monde en tant que lesbienne. Elle s'est ensuite jetée dans la vie nocturne, elle a fait beaucoup de voyages aventureux et elle a profité de la vie. Du moment qu'elle a rencontré sa partenaire Valérie et qu'elle est devenue mère, elle a tout arrêté : « Depuis que je me suis associée dans ce cabinet, mes priorités ont changé. Je me suis rangée, comme on dit. Je travaille comme une forcenée pour payer la maison et nos voyages en famille. Dans des sites familiaux enchanteurs, mais peu romantiques... » (Chapitre 1).

Cette évolution l'aurait menée au dénouement heureux dans les autres romances, mais le cas de Gabrielle est particulier. Tout en appréciant la vie de mère, son ancienne vie lui manque et la routine lui pèse. Quand la naissance des jumeaux déclenche une dépression post-partum chez sa partenaire et que Gabrielle doit assumer toute la responsabilité seule, le manque de la vie insouciant devient insupportable. Elle entame une liaison secrète avec la copine très ouverte d'esprit de sa meilleure copine. Elle admire son esprit libre et son mode de vie indépendant. Il semble que l'intrigue de l'histoire lui attribue encore le droit au *happy end* (pour utiliser les mots de Knight, 1980, qui disait que l'intrigue contribuait à la promotion d'une idéologie), malgré sa tromperie et malgré la dépression de sa partenaire. À la fin de l'histoire, elle célèbre son mariage avec sa partenaire Valérie, entourée par leurs enfants et leurs amis. Mais la théorie de Knight est encore confirmée à la dernière minute. L'intrigue fait subir une défaite à Gabrielle, puisqu'une romance ne peut pas laisser passer l'affaire de Gabrielle, cette trahison de sa relation monogame, sans la punir. Sa meilleure amie entend par accident une conversation de sa copine et Gabrielle sur leur liaison aux toilettes le soir du mariage. Elle est furieuse. Le livre prend fin avant que le lecteur sache si la toute nouvelle épouse de Gabrielle sera informée sur la tromperie, mais ce serait une suite logique. La romance ne se termine alors pas de façon très prometteuse et cela démontre que les personnages doivent vraiment s'adapter aux règles homonormatives afin d'avoir droit à un dénouement durablement heureux.

1.2.2 Mauvais et bons exemples

— Moi, pour ce que j'en dis, faut jamais faire de mômes. Après, le sexe n'est plus qu'un plaisir occasionnel, au même titre qu'une sortie ciné : « Tiens, chérie, qu'est-ce que tu dirais de faire l'amour ce soir, ça fait longtemps ! » « Oh oui, quelle bonne idée ! On se retrouve après avoir lavé, nourri et couché les gamins, lu une histoire et préparé les cartables ? En même temps, on discutera de l'entrée au CP du petit dernier ! »

(Quatre filles et un mariage, Chapitre 9)

Il n'y a pas d'évolution de mauvaise lesbienne à bonne lesbienne dans chaque romance. Parfois leurs valeurs homonormatives sont contrastées avec les valeurs déviantes de leurs amis. Les personnes LGBT qui ne répondent pas à leurs normes et qui ne rentrent pas dans le moule de l'homonormativité, sont représentées d'une manière ludique. Le texte ne dit pas explicitement que ces personnes sont de mauvaises lesbiennes ou de mauvais homosexuels, mais c'est parfois simplement impliqué par leur statut de personnage secondaire et non principal. De plus, leur rejet de fonder une famille et du mariage n'est pas pris au sérieux. Leur vie est représentée comme une phase que les protagonistes ont déjà dépassée. La vie sexuelle des mauvais exemples est souvent un sujet d'hilarité dans les conversations du groupe d'amis. Leur dénouement heureux (si elles l'ont) s'écarte de l'homonormativité, il est moins important que celui des personnages principaux et il a par conséquent moins d'impact. Elles n'ont pas droit au *happy end* typique de la romance.

C'est l'arrivée d'une « mauvaise lesbienne » qui va causer des ennuis dans la vie de la protagoniste Gabrielle dans *Une louve dans la pouponnière*. La louve est Louana, la partenaire d'Alice, qui est la meilleure amie lesbienne du personnage principal. Ces deux femmes vont temporairement vivre avec Gabrielle, pendant que sa partenaire réside à l'hôpital à cause de sa dépression post-partum. Elles ne sont pas simplement là pour l'aider avec le ménage et les enfants, mais elles sont aussi là pour lui montrer tout ce qu'elle manque dans sa vie de famille routinière. La « louve » devient sa maîtresse. Elle est représentée comme un esprit libre, qui n'aime pas la monogamie et la domesticité. Quand la fille de Gabrielle lui demande si elle est amoureuse d'Alice, elle répond : « Ma chère Maëlie, je ne crois pas que l'on appartienne à une seule personne. Mon âme est libre. » (Chapitre 9). Le personnage principal est attiré par elle à cause de cette liberté, parce qu'elle-même est coincée dans le train-train quotidien. Même si Gabrielle la décrit souvent d'une manière positive, « Louana ressemble à ce qu'on voudrait être, toutes les deux. Un être libre, qui ne s'en fait pas avec la vie. » Chapitre 11), il sera cette femme qui mettra en péril son dénouement heureux. Louana est la louve, la trouble-fête, et ce n'est pas une coïncidence qu'un personnage dans ce rôle est complètement hors des normes de l'homonormativité.

La meilleure amie Alice est aussi déçue à la fin du livre. Elle est parfois représentée comme un esprit libre tel que Louana, en partie parce qu'elle travaille une partie de l'année afin de pouvoir voyager le monde le reste du temps. Elle change aussi souvent d'avis sur l'idée de s'installer et de proposer à Louana une relation monogame et stable. Quand Gabrielle parle de

sa meilleure amie avec ses autres amies (lesbiennes), elles se moquent parfois de son style de vie et de son incapacité d'avoir une relation sérieuse. Malgré tout ça, Alice a quand même des projets d'avenir traditionnels. Tout comme Gabrielle, elle a toujours voulu devenir mère, mais elle n'a jamais eu l'occasion. Elle fait part de ses rêves de plus en plus au cours de l'histoire et finalement Louana veut essayer une relation telle qu'Alice se l'imagine. Et pourtant, des bâtons sont mis dans les roues dans le dénouement heureux sur lequel elle a droit, selon l'idéologie homonormative du livre. La trahison de sa partenaire et de sa meilleure amie est révélée et fait partir ses rêves en fumées.

Dans *Corner*, l'accent est mis sur l'évolution des protagonistes. Mais même dans ce livre, il y a une comparaison avec un personnage lesbien qui n'est pas tout à fait exemplaire. Jordan, l'un des deux personnages principaux, doute de ses capacités d'être une bonne belle-mère pour les enfants de l'autre protagoniste Karly, quand elle se compare avec l'ex-copine de Karly. Cette femme est très installée et très familiale. Elle se reconnaît plus dans la femme lesbienne âgée qui a accueilli elle et Karly au Canada et qui leur a laissé son bar : « Et, moi, je resterais dans mon bar et je finirais comme Sloane. Bon, ce n'est pas si mal non plus. Elle a eu une superbe vie. » (Chapitre 21). Sloane, qui est comme leur tante, n'est pas forcément représentée dans une lumière négative, mais il est quand même clair que Jordan ne veut pas finir comme elle. Le rôle de Sloane dans l'histoire est en outre très limité, ce qui peut aussi indiquer un rejet subtil de ses choix de vie par l'intrigue.

La représentation humoristique de la vie moins normative des amies est le plus clair dans la trilogie des *Quatre filles*. Malgré l'amitié forte entre les quatre protagonistes et leur bande d'amies lesbiennes et le rôle important que le livre attribue à cette amitié, il est facile de constater que c'est principalement la vie des protagonistes qui est représentée comme positive et sérieuse. Toutes les amies font part très ouvertement du fait qu'elles ne veulent absolument pas d'enfants. L'un des couples d'amies est Fab et Léa. Elles aiment leur vie sexuelle et elles le font savoir publiquement. Pour elles, la monogamie n'est pas le plus grand bien et elles sont alors toujours décrites comme les nymphos du groupe. Dans une scène marrante, les protagonistes Alex et Maëlle rendent visite chez eux avec leur fille, quand soudainement elles entendent leur fille qui joue avec quelque chose qui vibre très fort. Il paraît qu'elle a trouvé un vibreur dans la maison de Fab et Léa. Le couple homonormatif réagit avec indignation et elles disent : « Non mais ça va pas, de laisser une gamine tripoter votre chapelet ? C'est vraiment Sodome et Gomorrhe ici ! Allez, on s'en va avant qu'elle ne trouve Dieu sait quoi d'autre ! »

(Chapitre 2). Leurs modes de vie sont souvent contrastés, comme dans cet exemple, et il est clair que le récit privilégie celui des protagonistes, qui est évidemment le mode de vie homonormatif.

Les protagonistes servent d'exemple et dirigent ainsi leurs amis LGBT vers une conception homonormative du bonheur. Leur réussite dans leur vie est démontrée par l'admiration qu'elles suscitent chez leurs amis et leur entourage. Il y a des amies qui sont des lesbiennes peu conventionnelles au début, mais qui développent un désir d'enfant et qui fondent leur propre famille au cours de l'histoire, par exemple dans *Corner*. Une telle évolution est même présente chez quelques lesbiennes desquelles on s'y attend le moins. Le bon chemin vers le bonheur est tracé explicitement à l'aide des évolutions des protagonistes et de leurs amis. Il y a aussi des amis LGBT qui étaient déjà de bons exemples et qui peuvent soutenir les (nouvelles) mamans avec de l'aide et des suggestions. Ces amis sont représentés comme une image idéale à laquelle les nouveaux parents peuvent s'accrocher quand leur couple est dans une mauvaise passe. Ces bons exemples dans l'entourage ne sont pas nombreux.

La distinction entre la bonne et mauvaise personne LGBT dans notre corpus se trouve aussi dans celui de Francis (2021), qui s'intéresse à l'homonormativité dans des comédies romantiques queers. Elle constate aussi que les films mettent en scène des personnages secondaires avec une identité de genre qui est moins acceptable, selon les valeurs de l'homonormativité. Ces personnages sont aussi « dismissed through humour ». Elle en conclut que le « L » et le « G » de la communauté LGBTQ+ (donc les lesbiennes et les gays) ont droit à la vie parfaite, mais que l'homonormativité exclut toutes les autres identités possibles (les BTQ+). Les personnes qui menacent le système binaire du sexe/genre, comme des personnes non-binaires ou des personnes asexuelles/aromantiques, n'ont pas accès au dénouement heureux dans les comédies romantiques. C'est ce que les romances du corpus montrent aussi et cela confirme le point que ce chapitre veut démontrer : les romances promeuvent une certaine manière d'être lesbienne comme la bonne manière et cela implique que les lesbiennes doivent s'adapter au système homonormatif. Seuls les personnages blancs et privilégiés ont accès à « the good life » : « breaking ties with all those who cannot make it – the non-white and the nonmonogamous, the poor and the genderdeviant (*sic*), the fat, the disabled, the unemployed, the infected, and a host of unmentionable others. » (Love, 2007, p. 10, cité par Francis, p. 87).

2 L'homophobie et les réactions à l'homophobie

2.1 L'homophobie dans les romances au thème de l'homoparentalité

Le lendemain, en rentrant à la maison avec Clémentine après sa visite chez la pédiatre pour l'occasion remplacée par un médecin arrogant et homophobe, Maëlle fondit en larmes dans le canapé, serrant la petite contre sa poitrine. « Mais ce n'est pas votre fille ! » Les mots résonnaient dans sa tête, tandis que Maëlle prenait conscience du fait que quoi qu'elles puissent dire à leur entourage, la présentant toujours comme leur fille, Clémentine ne serait jamais son enfant.

(Quatre filles et un mouflet, Chapitre 18)

Par défaut, la romance se termine bien. Les protagonistes parviennent toujours à un dénouement heureux. Le chemin vers cette fin est pourtant toujours semé d'embûches et il en va de même pour la romance lesbienne concernant le thème de l'homoparentalité. La présence de ce thème ne signifie cependant pas nécessairement que tous les obstacles sont liés à l'orientation sexuelle des parents. Les défis dans *Corner* sont par exemple la tutelle inattendue des enfants de la sœur décédée de la protagoniste et la transformation d'une amitié en histoire d'amour. L'obstacle à surmonter dans *Noël hasardeux* est la réunion difficile avec une mère homophobe. La disparition de la passion amoureuse après la naissance des enfants est le thème d'*Hibernation* et l'un des personnages d'*Une louve dans la pouponnière* doit faire face à une dépression post-partum. La difficulté de la trilogie des *Quatre filles* est de gérer des maux de grossesse intenses et d'apprendre à cohabiter avec des amies qui ont des opinions différentes de celles des protagonistes.

Selon la philosophie de l'éditeur du corpus, tous leurs romans « s'inscrivent dans des univers où l'homosexualité féminine et masculine sont normales et vont de soi », des « univers homo-normatifs comme évidence » (*Qui sommes-nous ?*). L'homophobie n'est pourtant jamais loin dans les romans. Les préjugés et les discriminations concernant l'homosexualité des parents apparaissent dans chaque livre du corpus – à des degrés divers. La romantisation de

l'homoparentalité, qui est montrée dans les parties précédentes, ne signifie alors pas que les livres ignorent les difficultés auxquelles sont confrontés des parents LGBT. Ce paradoxe entre une représentation idéalisée et réelle qui émane du discours homonormatif est aussi remarqué par Lovelock (2018) : « Homonormative discourses acknowledge the barriers to happiness that gay men face in heteronormative societies, yet reproduce heteronormativity (...) » (p. 549). L'utilisation par l'éditeur du mot « homo-normatif » est en outre très intéressante, puisqu'elle diffère de celle de Duggan. Duggan a conçu le concept afin de problématiser cette prétendue normalité en démontrant que seules ces personnes LGBT qui s'adaptent aux principes homonormatifs y sont incluses. On voit que dans la défense de l'homoparentalité contre l'homophobie, les romances ne vont effectivement pas mettre en lumière l'unicité de l'homoparentalité. Elles vont au contraire accentuer l'homonormativité et la naturalité de leur type de parentalité. Selon les romances, l'homoparentalité n'est pas aussi différente de la parentalité hétérosexuelle et elle n'est pas mieux non plus. Elle n'est pas étrange, elle est en fait présentée, autant que possible, comme pareille à la parentalité hétérosexuelle. Les entrevues de Côté (2009) avec des mères lesbiennes affirment ce souhait à s'adapter. Se conformer aux normes hétérocentrées (ou homonormatives) constitue pour elles « un mode de protection contre l'homophobie et l'hétérosexisme (p. 35) :

Bien que les familles homoparentales puissent remettre en question, par leur existence même, la structure nucléaire et hétérocentrée de la famille, ces données préliminaires soulignent que, dans certains cas, les mères lesbiennes souhaitent plutôt s'y conformer. (...) Ainsi, contrairement aux idées reçues, cette famille lesboparentale ne s'éloigne pas des représentations normatives habituelles de la famille. Ces mères insistent d'ailleurs davantage sur les similitudes entre leur famille et les familles nucléaires « classiques » que sur leurs différences.

(« La lesboparentalité : subversion ou reproduction des normes ? », p. 35)

Dans la citation qui introduit cette partie, une mère lesbienne revient d'une visite chez le pédiatre. Elle avait une consultation avec sa fille chez un docteur homophobe qui remplaçait son pédiatre. Maman Maëlle n'a pas accouché de Clémentine elle-même, c'était sa partenaire Alex qui était enceinte. Le docteur lui a dit littéralement que Clémentine n'est pas son enfant, puisqu'elle n'est pas sa mère biologique. Il remet en question ses droits et son autorité parentale. C'est un problème social réel : des mères sociales, telles que Maëlle, ont souvent du mal à trouver leur place par rapport à leur enfant. Naziri & Dargentas (2011) confirment que la

reconnaissance sociale joue un rôle primordial « pour avoir l'impression d'exercer pleinement leur autorité parentale aux yeux de la société » (p. 217). Maëlle est très blessée par les mots du médecin, mais elle réussit à réfuter ses propos homophobes dans sa tête et à récupérer sa place comme la mère de Clémentine :

Elle n'en était peut-être pas la mère biologique, mais elle avait été là dès qu'elle avait ouvert les yeux sur le monde ; elle s'était levée chaque nuit depuis sa naissance et s'en occupait encore davantage qu'Alex depuis que celle-ci avait repris ses fonctions au sein de l'association. C'est dans ses bras que Clémentine venait de s'endormir en toute sérénité, comme tous les jours depuis qu'elle était née. Maëlle était désormais sûre du lien qui les unissait : un lien d'amour – un lien maternel. Et ce n'était pas un pédiatre acariâtre qui ignorait jusqu'au sens du mot homoparentalité, qui allait lui enlever sa joie et sa fierté d'être maman !

(Quatre filles et un mouflet, Chapitre 18)

Le statut maternel de Maëlle est ouvertement renié dans ce fragment. Sa partenaire propose de prendre des mesures contre cette homophobie flagrante, elle veut appeler le cabinet et dire ses quatre vérités au docteur et elle veut même lui rendre une visite. Pour elle, c'est « hors de question de laisser tomber et de subir ce genre d'individus ». Maëlle s'y oppose, parce qu'elle croit que cela ne changera rien. Cette situation ne fait pas exception. Les personnages des romances ne répondent presque jamais par l'action et la protestation à la triste réalité, qu'elles ne nient pourtant pas. L'homophobie est parfois représentée comme un problème individuel et non comme de la discrimination systématique. C'est ce que Francis (2021) remarquait aussi dans les films queers. La représentation de l'homophobie implique que c'est un choix idéologique d'un individu plutôt qu'une question sociale.

Il en va de même pour *Une louve dans la pouponnière*, où l'homophobie est personnifiée dans les parents d'une des deux femmes. Le couple lesbien a une fille au début de l'histoire, dont la protagoniste Gabrielle est la mère biologique. Elle est conçue par l'entremise d'une insémination artificielle. Maintenant, c'est sa partenaire qui est enceinte de jumeaux. Selon les parents de Gabrielle, fervents catholiques et conservateurs, l'homosexualité est un vice. En introduisant des personnes homophobes et religieuses, la romance inclut de nouveau une problématique sociale : des argumentations homophobes sont souvent ancrées dans la religion (Fraïssé, 2011, p. 11). L'homoparentalité est par conséquent aussi condamnée par le grand-père

du récit, mais il finit quand même par aimer sa petite-fille. Il est différent en ce qui concerne les jumeaux, puisque cette fois, c'est la partenaire de sa fille qui est enceinte, qu'il l'appelle « l'autre ». Ce sont les ovules de Gabrielle qui ont été utilisées pour concevoir des jumeaux, mais cela n'est pas assez pour son père. Il dit même à sa petite-fille de six ans que ses frères ne seront que ses demi-frères. La mère de Gabrielle montre aussi moins d'intérêt pour la grossesse de la partenaire de sa fille que pour celle de cette dernière. Le père est décrit comme un être froid, distant et méchant. Ces propos homophobes ne sont toutefois jamais liés à un problème qui dépasse l'individu.

Dans la trilogie des *Quatre filles*, l'homophobie se produit souvent dans le cercle intime (dans lequel presque tout le monde est lesbien ou gay) et les protagonistes font aussi beaucoup de remarques homophobes entre eux. Chaque couple critique par exemple la composition de la famille, l'éducation des enfants et la technique de procréation de l'autre couple. Beaucoup de leurs critiques sont fondées sur de l'homophobie (intériorisée). Il s'agit en particulier de préjugés négatifs. Les protagonistes lesbiennes utilisent différentes méthodes pour concevoir un enfant : Alex et Maëlle optent pour une insémination artisanale avec un couple homosexuel qui sont de bons amis, Fred et Estelle vont par contre en Belgique pour une insémination artificielle. Pendant une conversation sur leurs différentes modalités de conception (*Quatre filles et un toit*, Chapitre 10), les préjugés d'Estelle sur des hommes homosexuels, notamment les deux coparents, se manifestent. Elle demande au sujet du père biologique : « Il est safe, au moins ? Il ne faut pas prendre de risque ! », faisant référence à la possibilité qu'il a, tout simplement parce qu'il est gay, une maladie sexuelle transmissible. Maëlle doit ensuite le rassurer et démontrer qu'il est « un bon gay » qui répond aux critères de l'homonormativité : « Il est en couple stable depuis trois ans ; son copain et lui ont chacun fait deux dépistages en six mois et ils sont exclusifs : ils s'investissent vraiment. » Le couple qui a choisi la coparentalité exprime ensuite son inquiétude sur le fait que l'enfant de Fred et Estelle n'aura pas de père. Elles croient qu'il aura besoin d'un modèle masculin pour son équilibre. Fred et Estelle répondent qu'il y a plein d'hommes dans leur entourage et que ce n'est dès lors pas un problème. Fred pose la question inverse à Alex et Maëlle :

« Non, mais franchement, tu ne crois pas que c'est déjà assez difficile comme ça pour un gamin, d'avoir deux lesbiennes pour mères ? En plus, il devrait intégrer deux papas dans le paysage ? Tu l'imagines se faire récupérer à l'école, devant tous ses petits camarades, par deux folles gâteuses ? (...) Dans cette histoire, il ne s'agit pas de nous.

Moi, j'en ai rien à cirer de me faire remarquer ; je fais ma vie en fonction de mes envies et pas d'après ce que les gens pensent. Mais là, il s'agit d'un môme qui un jour risque de se faire chambrer, exclure ou même taper par ses copains d'école ! On est loin du Marais ici et les gens du coin ne sont pas tous ouverts d'esprit, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Je pense avant tout au gamin ! »

(*Quatre filles et un toit*, Chapitre 10).

Elles ont aussi une discussion sur le baptême des enfants. L'un des enfants sera baptisé, mais l'autre couple ne le veut pas, puisque l'église est « contre le mariage entre personnes du même sexe, contre l'usage des préservatifs alors que des millions de personnes meurent du SIDA » (*Quatre filles et un mariage*, Chapitre 1). Elles ont ensuite une dispute sur l'importance de la religion. Ce passage qui porte sur la religion est l'un des seuls passages dans lesquels les personnages s'expriment de façon critique sur l'homophobie d'un système et non seulement sur l'homophobie d'un individu. Cette focale sur l'individu renforce l'idée que l'homophobie n'est pas (ou n'est plus) un problème social considérable, mais qu'elle est simplement liée au caractère ignorant de certaines personnes. Il suffirait alors d'apprendre à gérer les interactions avec ces personnes afin de surmonter l'obstacle de l'homophobie. Le récit évite ainsi de se mêler aux débats politiques. Malgré toutes ces discussions, qui suscitent souvent de vives émotions, les protagonistes apprécient leurs différents points de vue : « À la ferme, les connaissances des unes profitaient aux autres. En faisant des compromis et en s'ouvrant aux points de vue opposés, les différences devenaient source d'enrichissement. » (*Quatre filles et un mariage*, Chapitre 5).

Les situations homophobes sont parfois représentées d'une manière humoristique et légère. Quand la partenaire d'une des amies lesbiennes d'Alex et Maëlle voit une photo de leur fille Clémentine avec les co-papas, elle fait beaucoup de remarques homophobes, par exemple : « Ils sont fêtards ? Ils ne participent pas à des partouzes, quand même ? » (*Quatre filles et un mouflet*, Chapitre 17). Elle fait aussi référence à des maladies sexuellement transmissibles, tout comme Estelle dans l'un des fragments précédents : « Finalement, ce n'est peut-être pas très prudent de laisser la petite avec eux trop longtemps : le milieu homo n'est pas un environnement très stable. Sans parler des MST qui circulent. ». L'amie et le couple répondent d'une manière ironique, mais aussi énervée à ces remarques. Alex répond à cette dernière remarque : « Enfin, qu'est-ce que tu t'imagines ? Qu'ils passent leurs week-ends à regarder des pornos et qu'ils inviteront leurs copains à jouer à touche-pipi devant la petite ? ». Les personnages ne la

prennent pas au sérieux et il est alors de nouveau impliqué que l'homophobie peut être réduite à un cas isolé et que ce n'est qu'une petite conversation inconfortable qui peut être sauvée par l'humour.

Francis (2021) conclut de ses recherches sur les films queers que la représentation de l'accès des personnes LGBT au dénouement heureux et à « the good life » n'incite pas du tout à se rebeller contre les structures normatives, incluant la famille nucléaire et le système binaire du sexe et du genre, puisque ces structures sont maintenant accessibles aux personnes LGBT (p. 84). Tous les personnages principaux des films qu'elle a analysés sont apolitiques. Les films propagent alors un message idéologique qui dit que « gays are just like straights », puisqu'ils ont les mêmes ambitions (p. 86).

2.2 Réactions à l'homophobie

Le chapitre précédent démontre que l'homophobie peut faire une brèche dans l'image idéale de la relation lesbienne et de l'homoparentalité que les livres mettent en avant. Cette idéalisation est une caractéristique importante du genre. Regis (2013) affirme que la romance présente un monde idéal « whose representation takes considerable liberties with verisimilitude (mimesis) and focuses on emotion » (Chapitre 3). Il est alors important que les livres réagissent à la présence négative et réaliste de l'homophobie d'une façon qui peut rétablir l'idéalisation caractéristique de la romance. Les romances adoptent de différentes stratégies pour revaloriser l'homoparentalité en dépit d'un environnement qui est par moments très négatif envers les compositions familiales atypiques et l'orientation sexuelle des parents.

Les répliques humoristiques ont déjà été évoquées, mais cette partie mettra en évidence trois autres options qui sont adoptées afin de neutraliser le pouvoir négatif de l'homophobie. Premièrement, une des réactions possibles à une famille ou une société homophobe est de créer sa propre communauté. Cette communauté peut inclure des amies ou la belle-famille. Deuxièmement, l'homophobie peut être contextualisée et démantelée à travers des conversations tendres avec les enfants. Les protagonistes apprennent ainsi à leurs enfants que l'homoparentalité et l'homosexualité sont normales. Les enfants remplissent aussi une fonction d'intermédiaire entre des personnes homophobes et leurs mères. Finalement, l'homoparentalité est sans cesse représentée comme quelque chose de naturel, à l'aide d'un vocabulaire spécifique.

2.2.1 La famille choisie

Les deux autres amours de ma vie me sautent dans les bras. Dans le fond de mon cœur, je leur fais la promesse de toujours respecter leurs choix de vie. Avec les deux petites dans les bras, je me dirige vers mes beaux-parents. Deux êtres que je considère désormais comme ma seule famille. Sans eux, j'ignore où j'en serais aujourd'hui mais certainement pas aussi bien entourée.

(Noël hasardeux, Chapitre 2)

La première réaction à l'homophobie – ou plus particulièrement à une famille homophobe – est de choisir sa propre famille. Dans la nouvelle *Noël hasardeux*, la protagoniste est jetée à la rue à un jeune âge par son père homophobe. Elle rencontre la fille qui deviendra son épouse et elle est accueillie à bras ouverts par sa belle-famille, qu'elle appelle « sa seule famille » dans la citation précédente. Elle fonde ensuite sa propre famille avec sa femme. Cela ne fait cependant pas disparaître les blessures laissées par ses parents. Elle décrit ses sentiments pour sa mère de la façon suivante :

Comment lui dire qu'elle m'a brisé le cœur ? Que son abandon me détruisait à petit feu. Que j'ai beau aimer mes enfants de tout mon cœur, j'ai toujours eu peur de les abandonner comme elle l'a fait. Cette épée de Damoclès, au-dessus de ma tête, m'empêchait d'avancer, me détruisait.

(Noël hasardeux, Chapitre 2)

Son rejet l'a blessée beaucoup, mais grâce à sa belle-famille, sa femme et ses enfants, elle a su se construire une belle vie. Elle est aussi déterminée à ne pas faire les mêmes fautes que ses parents ont commises. Les obstacles dans une romance sont toujours liés aux buts que les protagonistes doivent atteindre à la fin du récit. Puisque le dénouement heureux de cette romance est la réconciliation de la lesbienne avec sa mère, il est logique que l'obstacle dans cette très courte nouvelle soit l'homophobie. Il ne s'agit pas seulement de montrer les problèmes, mais aussi de fournir une solution et c'est ce que l'auteur fait en mettant l'accent

sur la famille choisie de la protagoniste. En défaut d'une famille qui l'aime et qui l'accepte comme elle est, elle a cherché un nouvel entourage pour devenir heureuse.

Gabrielle, le personnage principal d'*Une louve dans la pouponnière*, est aussi confrontée à des parents homophobes. Elle trouve également du réconfort chez sa partenaire et ses enfants, même si tout n'est pas toujours rose. Outre le noyau familial, elle a aussi une meilleure amie qu'elle considère comme « une sœur de cœur » (Chapitre 11) et elle a un frère biologique qui la défend contre ses parents, mais qui habite malheureusement loin d'elle. Tout comme dans *Noël hasardeux*, sa belle-mère l'a accueillie dans la famille sans aucun problème, ce qui contraste avec la manière dont sa propre famille la traite. Mais même si le thème de la famille choisie est présent dans cette romance, tout comme dans les autres romances du corpus, il n'a pas le même effet sur le chemin de Gabrielle vers le bonheur.

Parce que Gabrielle connaît très bien l'homophobie et ses effets blessants, elle n'était pas certaine de vouloir des enfants, malgré son désir d'enfant très présent : « Pour la vie que j'allais leur offrir. Avoir deux mères... Souffrance inutile. Ma petite Maëlie devra vivre toute sa vie avec notre décision, à Valérie et moi. Je lui souhaite d'être hétéro. C'est nettement moins compliqué. » (Chapitre 1). À l'instar de *Noël hasardeux*, l'homophobie des parents est un obstacle à surmonter afin de devenir heureux, ce qui est explicitement indiqué : « Sans mon père homophobe, c'est vrai que j'aurais la vie rêvée... » (Chapitre 3). Mais contrairement à l'autre roman, la réconciliation n'arrive jamais. Quand les deux femmes se marient à la fin, les parents de Gabrielle ne sont pas là. Ils n'approuvent pas un mariage lesbien. Ses parents ne font alors pas partie du cercle acceptant et aimant duquel Gabrielle s'est entourée. *Une louve dans la pouponnière* ne donne ainsi pas de solutions au problème, contrairement aux autres romances. Le message du livre est plutôt d'apprendre à vivre avec l'homophobie.

Les deux meilleures amies dans *Corner*, qui seront un couple plus tard, forment leur propre famille. Elles ont déménagé au Canada et elles ont laissé leur famille en France. Les parents de l'une des deux sont morts et la famille de l'autre est homophobe, ils n'ont jamais accepté ses choix de vie. Les femmes ont trouvé la sécurité d'une famille entre elles. Jordan décrit Karly comme sa famille, son pilier et « le phare dans une nuit de tempête » (Chapitre 15). Elles retrouvent cette intimité familiale en outre chez une femme lesbienne âgée. Cette femme les a pris sous son aile quand elles sont arrivées au Canada et elle est devenue leur « tante de cœur », « par l'affinité, plus que par le sang » (Chapitre 1). Elle leur a laissé son bar et les

appartements au-dessus. Elles sont également très proches de leurs amis LGBT, dont un couple lesbien et un couple gay avec un fils. Que leur relation avec leur bande d'amis aille au-delà de l'amitié est indiqué littéralement : « Ensemble, nous sommes une famille. » (Chapitre 32). Quand Karly devient soudainement la tutrice légale des enfants de sa sœur, tous ses amis sont là pour leur donner un coup de main. Le couple gay leur donne des conseils pratiques et ils gardent la petite fille quand Karly et Jordan doivent travailler ; le couple lesbien aide au bar et garde aussi les enfants. Leur implication dans l'éducation des enfants illustre le proverbe qui dit « il faut tout un village pour élever un enfant ». Dans cette romance lesbienne, ce village est un village LGBT. L'obstacle de l'homophobie se trouve essentiellement dans les premiers chapitres. Après l'introduction, l'accent est mis sur la réponse de la protagoniste à l'homophobie : la famille choisie et le bonheur que cet entourage lui donne.

La famille homophobe n'est cependant pas toujours la seule raison pour laquelle les protagonistes cherchent à créer une communauté qui est ouverte d'esprit. Comme on l'a déjà indiqué, la domesticité est un élément important de l'idéologie hétéronormative et homonormative. Dans le film gay que Clare (2013) a analysé, elle a remarqué que la maison n'y est pas simplement un lieu pour la mère, le père et l'enfant (comme selon l'image privilégiée par l'hétéronormativité), mais que dans *Weekend* la maison est aussi le lieu où les amis se retrouvent souvent. Le protagoniste est en recherche d'autres types de parentés afin de compenser son manque de famille – il a grandi dans des foyers d'accueil. Clare indique que l'inclusion des amis dans le sphère domestique aurait pu être une alternative intéressante à la domesticité hétéronormative, mais malheureusement les amis dans le film font obstacle au type de parenté que le protagoniste cherche. La communauté dans *Quatre filles* peut en revanche être interprétée comme une alternative à cette domesticité typique qui se limite au trio père, mère et enfant.

C'est dans ces livres que la communauté la plus soudée se trouve et ce n'est pas une réponse à des familles homophobes. Au début du premier livre, les deux couples lesbiens achètent une ferme loin de Paris afin d'y cohabiter. Après quelque temps, elles ressentent toutes un désir d'enfant. Afin de réaliser ce vœu, l'un des couples opte pour l'insémination artificielle avec un donneur anonyme, tandis que l'autre choisit l'insémination artisanale avec un couple gay qui sont leurs amis depuis des années. Ces deux hommes ne jouent pas de rôle actif dans les livres, mais ils sont néanmoins très impliqués dans la coparentalité. Ils partagent les soins et l'éducation de l'enfant entre leur quatre. Cette coparentalité illustre à quel point l'amitié est

intégrée dans la domesticité et dans la vie de famille des protagonistes. C'est aussi de nouveau une illustration du proverbe « il faut tout un village (LGBT) pour élever un enfant ».

Grâce à la cohabitation des quatre femmes à « la ferme aux lesbiennes », les deux familles LGBT partagent toutes les joies et les peines. Tandis qu'Alex est enceinte dès le premier essai, l'autre couple est moins chanceux. Il leur faut plusieurs essais avant que la grossesse ne parvienne à terme. Elles sont toujours présentes pour offrir un coup de main ou une oreille attentive. Les femmes en ont par exemple besoin dans des situations telles que la période difficile de l'insémination artificielle de Fred et Estelle. Alex et Maëlle sont alors un grand soutien pour eux. Après les naissances de leurs enfants, elles s'aident autant qu'elles le peuvent. Quand Maëlle revient de la consultation avec le médecin homophobe, les femmes sont là pour la soutenir. Alex décrit les avantages de la cohabitation de la façon suivante :

C'était bon de pouvoir partager tous ces moments forts avec elle et Estelle. La vie communautaire, un peu chaotique au début, lui plaisait désormais énormément. C'était comme si elles formaient une grande famille recomposée. Alex se dit qu'elle avait de la chance d'avoir autant de personnes merveilleuses auprès d'elle : des amies véritables, une femme extraordinaire et une petite fille fabuleuse.

(Quatre filles et un mouflet, Chapitre 18)

Les deux couples sont comme des sœurs. Une amie lesbienne les décrit comme « une grande famille fusionnelle », où les petits sont élevés comme frères et sœurs. Maëlle répond « Et vous en faites toutes partie ! » (*Quatre filles et un mouflet, Chapitre 23*). La famille est alors complétée par toutes les autres amis qui sont tous très impliqués dans leur vie. La plupart de ces amis sont des lesbiennes. Elles partagent tout, malgré les différences entre leurs styles de vie ; les protagonistes sont les seules à avoir des enfants. Les autres femmes n'ont pas de désir d'enfant et certaines d'entre eux mènent des vies beaucoup plus libres, en ce qui concerne par exemple leur sexualité. Les amies discutent de tout ce qui concerne la parentalité : l'annonce du désir d'enfant, la sexualité pendant la grossesse... Elles discutent aussi de l'éducation des enfants. L'inclusion d'autres personnes dans le noyau familial est présentée dans la trilogie comme un enrichissement de leur vie.

La communauté dans laquelle se trouvent les personnages de *Quatre filles* est décrite sur le site web de Homoromance Éditions comme : « un microcosme lesbien qui se confie, se

dispute, se sépare, se retrouve, qui fait l'amour et déclenche des incendies ». L'importance de cette famille choisie est encore renforcée par la dernière phrase de la trilogie : « La photographe sourit. C'était indéniablement le meilleur cliché, qui immortalisait non seulement le mariage de Fred et Estelle, mais une sacrée bande de potes. » (*Quatre filles et un mariage*, Chapitre 12). La trilogie va au-delà de la relation amoureuse des protagonistes. En donnant un rôle aussi important à l'amitié (et à la famille choisie), ces livres mettent en avant une représentation de domesticité qui est très différente de la domesticité hétéronormative. Ils élargissent aussi encore la conception de la domesticité qui est montrée dans les autres romances du corpus. La famille choisie dans la trilogie des *Quatre filles* est une illustration d'un concept de Suzanne Juhasz (cité dans Betz, 2009) : « feminosociality » :

Lesbian romances consistently place the couple's relationship within a circle of social connections that will provide them variations of the private nurture they find in one another: the "romance formula ... develop[s] a fantasy in which a world structured by feminosocial bonding will become normative rather than aberrant, central rather than marginal" (Juhasz, « Lesbian Romance Fiction and the Plotting of Desire », 78). Juhasz's feminosociality combines a full range of female connections and influences, including familial, social, and romantic, and these relationships establish a series of environments that allow women to recognize and act on their own wants as well as provide the necessary support systems that will encourage their success. The most clear-cut way this widening of the fantasy of approval and support appears in the lesbian romance is the way concepts of family and community are integrated into the happy ending.

(*Lesbian Romance Novels: A History and Critical Analysis*, Chapitre 6)

2.2.2 La sagesse des enfants

— *Maman, est-ce que c'est vrai que ce seront juste mes demi-frères ou mes demi-sœurs ? (...)*
Zachary, il dit que comme c'est maman Valérie qui les porte, ce n'est pas pareil.

— *Zachary a tort. Une famille, ce n'est pas les liens du sang, mais les liens du cœur.*

La deuxième façon de répondre à l'homophobie à laquelle toutes les familles sont confrontées consiste à engager un dialogue avec les enfants. Parfois, de telles conversations commencent parce que l'enfant a entendu une remarque homophobe qui l'a blessé et qu'il a besoin de réconfort. Mais souvent ces conversations au sujet de l'orientation sexuelle des parents et de la composition atypique du ménage font simplement partie de l'éducation transparente et ouverte que les parents veulent donner à leurs enfants. Les enfants ont aussi un rôle d'intermédiaire. Ils servent de pont entre les grands-parents homophobes et les mères lesbiennes ou entre les deux mères lesbiennes.

Maëlie, la fille du couple lesbien d'*Une louve dans la pouponnière*, entend par exemple plusieurs fois que les jumeaux dans le ventre de sa mère ne seront que ses demi-frères. La première remarque vient de son camarade de classe. Il fait ce commentaire parce que la mère biologique de Maëlie n'est pas la mère biologique des jumeaux. Même si les ovules viennent dans les deux cas de la même mère et que la remarque est alors incorrecte, Gabrielle, la protagoniste, décide d'expliquer la situation d'une autre manière. Elle crée dans la citation introductive une autre définition d'une famille que la définition traditionnelle. Plus tard, sa fille lui demande pourquoi son grand-père n'aime pas les bébés. À ce stade, Maëlie comprend déjà que les familles sont différentes et qu'une famille ne doit pas toujours être composée d'une mère, d'un père et de leurs enfants, contrairement à ce que dit son grand-père. La jeune fille est déjà très consciente des différentes opinions que les adultes ont concernant l'homosexualité. Gabrielle n'aime pas laisser sa fille chez ses parents, parce qu'elle a peur que son père lui mette des idées dans la tête. Maëlie la rassure en répétant ses mots : « Oui oui, je sais. Je n'écoute pas les idioties de papi, ma famille n'est pas anormale, c'est lui qui l'est. » (Chapitre 4).

Après de tels sujets sérieux, les personnages essaient de détendre l'atmosphère. La fille dit par exemple que si elle va chez ses grands-parents, ses mères peuvent faire « des trucs de couple ». Sa mère ne comprend pas ce qu'elle veut dire, alors elle lui explique : « Pas faire l'amour là. Vous n'avez plus besoin de le faire parce que mes frères sont déjà fabriqués. Mais aller au cinéma et vous tenir par la main, dans le genre. Des choses comme ça. » Gabrielle pense :

J'adore cette enfant. Je ne peux pas imaginer ma vie sans elle. Elle me fait tellement rire. Même si elle sait très bien comment elle a été conçue, elle sait aussi comment on fait les bébés habituellement. Je suis heureuse qu'elle associe faire l'amour pour créer des bébés, tout en sachant que nous n'avons pas besoin de le faire lorsque nous sommes deux femmes. Pour elle, il faut s'aimer pour faire des bébés. C'est tout ce qui compte.
(*Une louve dans la pouponnière*, Chapitre 4)

Les parents d'*Une louve dans la pouponnière* font de leur mieux pour apprendre à leur enfant que l'homoparentalité n'est pas anormale. Elles saisissent l'opportunité que de telles situations créent pour avoir une conversation sérieuse qui aide l'enfant à combattre l'homophobie. L'homophobie est un problème social contre lequel elles ne peuvent pas protéger leurs enfants. La seule chose qu'elles peuvent faire est de bien lui expliquer que les homophobes ont tort. Ces conversations apaisent la douleur de la confrontation de l'enfant avec de l'homophobie. Les lesbiennes essaient de créer un « univers homo-normatif », dans le sens que Homoromance Éditions donne au mot (« un univers où l'homosexualité féminine et masculine sont normales et vont de soi »). Ainsi, les enfants auront moins de problèmes avec l'homophobie que leurs parents en ont (eu). La plupart des parents dans les livres du corpus n'ont jamais eu de telles conversations avec leurs propres parents, donc elles ont dû apprendre toutes seules comment gérer de telles remarques et des sentiments difficiles. Voir à quel point leur enfant comprend et apprécie ce que sont l'homosexualité et l'homoparentalité, comparativement à son grand-père et ses camarades de classe, met du baume au cœur des parents.

Les enfants considèrent l'orientation sexuelle de leurs parents et la composition du ménage comme une évidence, grâce à l'éducation qu'ils reçoivent de leurs mères. C'est ce que Côté (2009) remarquait aussi dans ses entrevues avec des mères lesbiennes : « En effet, pour ces mères, hormis le mode de conception de l'enfant et l'absence de dualité sexuelle des parents, rien ne différencie leur famille d'une autre famille nucléaire. » (p. 33). Ce qui est le plus remarquable dans le corpus en ce qui concerne les conversations avec les enfants, est l'amour avec lequel les enfants sont éduqués. Ils grandissent avec un esprit ouvert et les remarques homophobes ou les différences perceptibles avec d'autres types de familles sont contextualisées d'une manière tendre. Les parents leurs apprennent de ne pas répondre à la haine par la haine.

Cependant, les enfants dans les livres ne sont pas tous assez âgés pour de telles conversations ou ils ne jouent pas tous un rôle très actif dans l'histoire. *Noël hasardeux* est un exemple de ce dernier cas, puisqu'il ne s'agit pas là des conversations avec les enfants, mais de leur rôle comme réconciliateur. La protagoniste a été mise à la porte à un jeune âge par son père homophobe. Sa mère n'est pas intervenue à l'époque. Des années plus tard, la mère finit elle-même à la rue, parce que son mari est décédé et il l'a laissée avec beaucoup de dettes. La veille de Noël, la protagoniste voit sa mère, qui est maintenant sans domicile fixe, s'installer sur un parking et elle décide de l'emmener chez sa famille et ses beaux-parents. Personne de sa famille choisie n'a jamais vu sa mère. Les adultes gardent leurs distances avec la mère du protagoniste, mais les enfants l'accueillent immédiatement à bras ouverts comme si de rien n'était. L'une de ses filles s'endort même sur les genoux de la grand-mère qu'elle vient de rencontrer pour la première fois. À un moment, la famille commence à chanter une chanson de Noël avec les paroles « oublier les frontières, dépasser nos querelles ». Le protagoniste se dit ensuite : « Ce soir nous rassemble. Bon, il n'est même pas midi mais peut-être que oui, il est temps d'oublier les frontières, de dépasser nos querelles, de se rassembler. » (Chapitre 3). Bien qu'elle n'ait pas envie de lui pardonner, elle change d'avis quand elle remarque la rapidité avec laquelle ses filles accueillent et acceptent la grand-mère qu'elles viennent de rencontrer. Être témoin des interactions heureuses entre la grand-mère et ses petites-filles a mis du baume au cœur de la protagoniste et a adouci la douleur liée à sa mise à l'écart. Elle finit par avoir une conversation avec sa mère, qui se montre maintenant comme une mère aimante et tolérante et elle découvre que c'était seulement son père qui était vraiment homophobe.

Dans *Corner*, la présence des enfants de sa sœur décédée fait du bien à la protagoniste : « Être là pour prendre soin de Sam et Alice m'a fait prendre conscience d'une partie de moi-même que je ne connaissais pas. C'est incroyable, la façon dont ces deux enfants ont bousculé tout ce en quoi je croyais. » (Chapitre 34). Ils l'ont aidé à traverser la peine de la mort de sa sœur, ils lui ont appris à avoir du courage, ils l'ont réconcilié avec un passé qu'elle enfuyait. Et ce qui est le plus important dans la romance : ils ont rapproché les deux protagonistes, qui se sont rendu compte que leur relation est plus profonde que l'amitié. Betz (2009) affirme que l'enfant dans la romance lesbienne est souvent la personne qui réunit le couple. Les enfants exercent alors une force puissante sur les adultes et ils ont une certaine sagesse.

2.2.3 L'homoparentalité « (contre) nature »

Parler de famille, d'enfant, donne une dimension supplémentaire à notre relation. Auprès de Jordan, je me sens comme un grand arbre bien ancré dans le sol.

(Corner, Chapitre 34)

L'une des mamans dans le corpus a expliqué à sa fille qu'« une famille, ce n'est pas les liens du sang, mais les liens du cœur. » (*Une louve dans la pouponnière*, Chapitre 1). Sa définition de ce qu'est une famille s'éloigne alors de la définition biologique. La troisième méthode qui est utilisée dans les livres fournit aussi une définition atypique d'un concept, mais cette fois-ci, il s'agit au contraire de se rapprocher de la nature. Cette troisième option n'est pas tout à fait une réaction immédiate aux personnes homophobes dans l'histoire, mais plutôt à l'homophobie dans la société en général. L'un des arguments éternels des personnes homophobes est que l'homosexualité est contre nature. Flora Leroy-Forgeot (2005) confirme que c'est aussi l'argument le plus répandu en matière d'homoparentalité.

On l'a vu dans le corpus par exemple chez le père de Gabrielle dans *Une louve dans la pouponnière*, qui disait que Dieu a uni l'homme et la femme et que « Pour être dans notre famille, il faudrait qu'ils aient un père et une mère, ces enfants-là. » (Chapitre 2). Cette dernière partie analysera la représentation de l'homoparentalité comme un type de parentalité qui n'est pas « contre nature », mais qui est au contraire très proche de la nature. La portée homonormative des romances vise déjà à normaliser le lesbianisme et l'homoparentalité et le vocabulaire vaste concernant la nature contribue à créer une réponse à l'homophobie qui prétend que l'homoparentalité est contre nature.

Les parents LGBT dans le corpus sont régulièrement décrits avec des termes tels que « papa poule », « maman poule », « maman ours », « maman koala » ... Ces mots, liés au champ lexical d'une animalité perçue comme positive, rapprochent ainsi les parents LGBT à une parentalité naturelle. Ils impliquent qu'un parent LGBT a les mêmes instincts maternels ou paternels que des animaux. Le titre de l'un des livres, *Hibernation*, est aussi directement lié à la nature. Le couple lesbien traverse une période difficile après la naissance de leurs trois enfants, elles ne sont plus que « des mamans ourses » et elles ont ainsi perdu la passion dans

leur relation. Les deux « ourses » sont alors dans leur hibernation. Elles essaient d'en sortir et leur sortie est décrite avec exactement ces termes naturels par un couple d'amies lesbiennes. Elles trinquent « aux mamans ourses qui sont enfin sorties de leur tanière ! » (Chapitre 17). Leur homoparentalité est mise en relation avec la nature d'une façon très directe. Les mères et leur fille sont de nouveau décrites à un autre moment avec des mots relevant de la nature : « On n'a pas besoin de mots pour exprimer notre déception, mais on n'hésite pas à retomber en mode « maman poule » en voyant notre pauvre petit poussin malade. » (Chapitre 9). Elles sont comme des poules qui veillent attentivement sur leurs petits et qui attaquent ceux qui s'approchent et leur enfant est leur jeune oiseau.

Dans tout le corpus, les deux mamans sont alors décrites comme des mères naturelles, bien qu'il n'y ait qu'une des deux qui est la mère biologique (ou dans le cas de *Corner*, aucune des mères n'est la maman biologique). Selon les livres, il ne faut alors pas de liens du sang pour être une mère naturelle, les liens du cœur sont plus que suffisants. Au début d'*Une louve dans la pouponnière*, c'est au tour de la partenaire de la protagoniste de porter (en utilisant les ovules de la dernière). Le personnage principal avait déjà porté leur fille. Elle ne savait pas trop comment elle se sentirait dans cette situation, mais elle dit : « J'aime déjà ces deux bébés. Et cela n'a aucun lien avec le fait que je serai leur mère biologique. Je les aime de tout mon cœur ! » (Chapitre 2). Il en va de même pour beaucoup de mères lesbiennes non-fictionnelles dans la recherche de Côté (2009) : « La plupart des mères lesbiennes se perçoivent toutes les deux comme le parent de l'enfant, la mère biologique n'ayant que rarement préséance sur la mère sociale. » (p. 27)

L'homoparentalité est aussi rapprochée de la nature dans *Corner*, où aucune des deux protagonistes n'est la mère biologique des enfants. La protagoniste Karly doit soudainement accueillir les enfants de sa sœur décédée. Elle découvre néanmoins très vite son instinct maternel, même si elle ne voulait jamais devenir mère avant leur arrivée. Il en va de même pour Jordan, qui est présentée comme une éternelle célibataire au début de l'histoire : « Je me suis engagée dans cette nouvelle relation sans même y penser. Je me suis investie auprès des enfants et dans cette dynamique avec Karly juste comme ça, naturellement. » (Chapitre 29). La citation introductive est alors le couronnement du procès que les deux protagonistes ont traversé, que Karly décrit de la façon suivante : « Ces derniers mois ont bousculé mes habitudes, ma vie bien ordonnée et mes préoccupations. Je ne pensais pas réussir à traverser cette tempête, et, si les eaux sont plus calmes, je sais que ce n'est pas encore terminé. Les épreuves terribles ont fait

naître une nouvelle famille. » (Chapitre 34). En découvrant leur qualité de mère innée, elles ont trouvé des racines, ce qu'on voit dans la citation introductive. Les deux personnages étaient déracinés au début du livre : elles ont déménagé de la France au Canada, Karly était rejetée par sa famille homophobe et les parents de Jordan sont décédés. Grâce à la parentalité, elles sont enfin « bien ancrées » ou encore « enracinées ».

La ferme aux lesbiennes

*Trois mois avaient passé dans la désormais fameuse « ferme aux lesbiennes » perdue au milieu des **champs**, avec pour seul voisinage direct une armée de **tournesols** alignés au garde à vous et un troupeau de **moutons**. La vie s'y était lentement organisée entre le travail et les aménagements, les fiestas avec la bande et **la culture du jardin**. Sans oublier les tentatives de **semence** d'une toute autre **graine** durant les fameuses soirées « **ovulation-procréation** » qu'improvisaient Alex et Maëlle avec les futurs papas. Après un bon repas, le **géniteur** s'isolait dans la salle de bain avec son compagnon, tandis qu'Alex s'abandonnait dans une position gynécologique étudiée aux soins délicats de Maëlle. Sitôt les précieuses petites **graines** livrées, Maëlle les **semait** au plus profond du **terrain fertile** à l'aide d'une longue seringue à bout rond dont la fonction initiale était d'administrer du vermifuge au **chien**. Pour faciliter un maximum la **germination**, Alex terminait la soirée allongée, les jambes à la verticale contre le mur. La motivation puissance quatre, ainsi qu'un grand coup de pouce de **mère nature** avaient voulu qu'une petite **graine** se mette à **germer** dès le deuxième essai : Alex était enceinte de six semaines.*

Le vocabulaire lié à la nature saute le plus aux yeux dans la trilogie des *Quatre filles*, ce qui peut être illustré avec la quantité de mots soulignés dans le fragment précédent. Au début du premier livre, les deux couples lesbiens achètent une ferme dans la campagne française. Cette ferme est très éloignée de tout et les femmes doivent encore le rénover ensemble. Les villageois rebaptisent la ferme très vite à « la ferme aux lesbiennes ». Quand les femmes la visitent pour la première fois, le lieu est une ruine. La nature qui l'entoure est aride et infertile. Les couples y voient pourtant immédiatement un paradis potentiel. L'une des femmes décrit la ferme comme « l'endroit idéal où habiter, où enfoncer leurs racines » (*Quatre filles et un toit*, Chapitre 4). Tout comme dans *Corner*, les femmes sont en recherche d'un lieu ou d'une personne où elles peuvent s'enraciner. L'homoparentalité est l'une des étapes à franchir afin de prendre racine. Au fur et à mesure que leur désir d'enfant se développe et que leurs plans d'avoir des enfants prennent des formes concrètes, l'environnement change d'un lieu aride à une oasis fertile. Ce processus commence déjà pendant leur première visite : « C'est alors que l'orage qui grondait depuis un moment éclata. De grosses gouttes de pluie tombaient de plus en plus dru sur le jardin assoiffé par la sécheresse des dernières semaines. » (*Quatre filles et un toit*, Chapitre 1). Elles y créent ensuite une végétation luxuriante, un potager qui leur donne une bonne récolte qu'elles peuvent utiliser pour les dîners en famille et il y a des animaux partout. Le paysage reflète la fertilité des propriétaires. À la fin de la trilogie, les femmes sont devenues à peu de choses près autonomes en fruits et légumes. Cette autonomie est un thème récurrent : les lesbiennes ont créé leur propre communauté LGBT autour d'elles et elles habitent un lieu reclus. L'autonomie en ce qui concerne la cultivation de la terre peut être mise en relation avec leur autonomie sur le plan de la reproduction, en particulier dans le cas d'Alex et Maëlle. Elles ont eu un enfant sans avoir dû sortir de leur communauté LGBT, grâce à l'aide de leurs amis homosexuels.

L'insémination artisanale d'Alex est décrite extensivement, comme on voit dans l'introduction de cette partie. Quatre personnages sont présents dans cette scène : Alex et Maëlle et un couple gay. Ils ont choisi pour la coparentalité : ils vont se procréer ensemble par l'injection du sperme d'un des hommes dans le vagin de l'une des femmes. Ensuite, ils élèveront ensemble l'enfant, qui aura donc deux pères et deux mères. L'insémination artisanale est comparée à semer du blé sur un terrain fertile. Pour couronner le rapprochement de

l'insémination artisanale à la nature, le fruit de l'insémination d'Alex est une fille qu'elles nomment Clémentine. Ce nom indique que concevoir un enfant par la coparentalité n'est pas contre nature, mais que c'est au contraire très naturel.

L'insémination artificielle d'Estelle, l'une des femmes de l'autre couple lesbien, est comparée plus tard à l'insémination des moutons à la ferme, afin d'également rapprocher ce procès artificiel à un procès naturel. La partenaire d'Estelle fait la comparaison : « Fred écoutait d'une oreille distraite sa copropriétaire faire un cours magistral sur la reproduction des ovins, lorsque lui vint en mémoire l'image de sa petite femme en train de se faire inséminer. Le parallèle était dérangeant. Question procréation médicalement assistée, les moutons n'avaient manifestement rien à leur envier, se dit-elle en jetant un œil sur le troupeau qui s'était remis à brouter tranquillement. » (*Quatre filles et un mouflet*, Chapitre 21). Cette comparaison est aussi faite pour souligner qu'on donne aussi souvent un coup de main à Mère Nature en ce qui concerne la procréation des animaux et que ce n'est alors rien d'anormal. Les deux types d'insémination sont alors représentés en lien étroit avec la nature.

Leurs enfants sont décrites comme des crevettes quand ils se trouvent encore dans l'utérus. L'une des mères, Estelle, est – tout comme les autres mères du corpus – décrite comme une mère poule, mais c'est encore plus explicitement ici. Pendant sa grossesse, elle développe « un goût prononcé pour tout ce qui contenait des œufs. Couvant elle-même, Estelle faisait un transfert et les mettait à tous les repas. » (*Quatre filles et un mouflet*, Chapitre 15). Son huitième mois de grossesse est représenté comme « le mois de la nidification, où les femmes enceintes commencent à ranger, trier, classer, briquer, polir, installer, arranger, décorer, redécorer, mettant la maison sens dessus dessous prétextant un grand ménage de printemps pour offrir le petit nid le plus accueillant possible à leur bébé. » (Chapitre 21).

Les enfants des deux couples grandissent en contact étroit avec la nature. Même avant la naissance de Clémentine, sa mère essaie de lui transmettre l'amour des plantes et de la terre pendant sa grossesse en se promenant et en travaillant dans le potager. Les enfants aiment ce potager et le jardin, ils y jouent et ils sont éduqués sur toute la faune et flore. Clémentine est très intéressée par les agrumes, ce qui est un clin d'œil à son nom. Elle s'extasie devant tous les animaux qui l'entourent et les cadeaux qu'elle reçoit pour son anniversaire sont aussi liés au thème des animaux. Que c'est la fille d'Alex et Maëlle qui est nommée Clémentine et non l'enfant de l'autre couple est logique. Alex est décrite comme une écolo militante. Elle a refusé

la péridurale pendant l'accouchement, elle s'oppose aux vaccinations pour son enfant, parce que « plus l'Humanité s'éloignait de Mère Nature, plus elle était malade. » (*Quatre filles et un mariage*, Chapitre 5) et elle jure par l'allaitement. Elle caresse même l'idée de « partir avec Maëlle élever leur fille dans un pays plus conscient de la nécessité de préserver la nature, la planète étant le plus grand bien que l'on léguait aux générations futures. (*Quatre filles et un mariage*, Chapitre 5).

Toutes ces références à la cultivation de la terre, la faune et la flore renforcent les liens avec la nature. Les livres redéfinissent ce qui est naturel et cette vue alternative sur le rapport entre la nature et l'homoparentalité est une contradiction des homophobes qui prétendent que la parentalité LGBT est contre nature. L'utilisation de ce lexique spécifique est une façon de naturaliser socialement quelque chose qui est perçu traditionnellement comme ne l'étant pas.

Conclusion

« Elles vécut heureuses et eurent beaucoup d'enfants. » Cette phrase est bien connue en tant que conclusion typique des contes, mais elle résume aussi la fin heureuse de beaucoup de romances. Traditionnellement, ce type de littérature met en scène un couple hétérosexuel. Vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants est un but qui est beaucoup plus difficile à atteindre pratiquement quand les protagonistes sont des lesbiennes. Les romances lesbiennes au thème de l'homoparentalité de Homoromance Éditions la mettent pourtant en avant comme le seul bon chemin vers le bonheur. C'est alors une prescription pour les lesbiennes qui veulent mener une vie heureuse : adaptez-vous à l'homonormativité et votre dénouement heureux est à portée de main !

Les romances créent une image particulière de « the good life » que les protagonistes atteignent à la fin. L'homoparentalité est représentée en tant qu'un élément clé de l'idéal homonormatif. En mettant en lumière le bonheur familial et en glorifiant la maternité, l'importance de l'homoparentalité est soulignée. Il s'ensuit que seules ces lesbiennes qui rentrent dans le moule de l'homonormativité ont accès au dénouement heureux. Les récits font ainsi une distinction entre la mauvaise lesbienne et la bonne lesbienne. Une lesbienne est bonne si elle est monogame, si elle a une relation stable, si elle a un désir d'enfant... Tout n'est cependant pas toujours rose dans le roman à l'eau de rose. Afin d'avoir accès à un dénouement heureux, les protagonistes doivent surmonter un tas d'obstacles. L'obstacle que toutes les romances du corpus ont en commun est celui de l'homophobie. Il y a trois différentes manières pour gérer cet obstacle qui ont pour but de neutraliser le pouvoir négatif de l'homophobie : le choix de sa propre famille, la communication ouverte et aimante avec les enfants et la représentation de l'homoparentalité comme quelque chose de naturel. Le mémoire démontre qu'en adaptant la formule traditionnelle et hétéronormative, la romance recourt à l'homonormativité.

Cette recherche est une contribution nécessaire aux études académiques concernant la littérature populaire. Le genre de la romance est déjà sous-représenté dans ce champ, mais l'attention qui est portée à la romance lesbienne est encore plus limitée. En plus, le mémoire met en avant des sujets qui sont encore très peu étudiés dans la romance lesbienne : l'homoparentalité et l'homonormativité. Clare et Francis ont déjà analysé ce dernier aspect,

mais leur corpus se limitait au champ audiovisuel. Ce mémoire introduit la combinaison des deux sujets dans le champ (para)littéraire.

Ce mémoire est néanmoins limité, entre autres à cause du corpus restreint. Il est nécessaire d'analyser plus de sept livres, qui en plus seraient issus de différents éditeurs. Il serait intéressant de faire une étude comparative des romances au thème de l'homoparentalité d'une maison d'édition LGBT telle que Homoromance Éditions à celles d'un éditeur traditionnel qui domine le marché, tel que Harlequin par exemple. Puisque les romances de ce dernier sont écrites pour un public plus large et majoritairement hétérosexuel, l'homonormativité peut y être encore plus présente que dans celles écrites pour un public restreint et LGBT. Il serait aussi intéressant de ne pas se limiter au discours présenté dans les livres seulement, mais d'inclure aussi les propos de l'éditeur, les avis des lecteurs, les opinions des auteurs... Le lien entre l'homoparentalité et l'homonormativité pourrait ainsi devenir encore plus clair ou il pourrait au contraire être nié. Cette recherche n'a donné qu'un aperçu de toutes les possibilités dans l'analyse de la romance lesbienne.

Bibliographie

Corpus

- Jazz, L. & Nash, C.A. (2018). *Corner*. Homoromance Éditions
- Jetté, K. (2018). *Hibernation*. Homoromance Éditions.
- Lezzie, J. (2019). *Quatre filles et un toit*. Homoromance Éditions.
- Lezzie, J. (2019). *Quatre filles et un mouflet*. Homoromance Éditions
- Lezzie, J. (2019). *Quatre filles et un mariage*. Homoromance Éditions.
- Norsange, C.K. (2019). *Noël hasardeux*. Homoromance Éditions.
- Win, L. (2021). *Une louve dans la pouponnière*. Homoromance Éditions.

Littérature secondaire

- Ahmed, S. (2010). *The Promise of Happiness*. Duke University Press. <https://doi-org.kuleuven.e-bronnen.be/10.1515/9780822392781>
- Balsam, K., & Heyne, G. (2017). Homophobia. Dans K. Nadal (Éd.), *The SAGE encyclopedia of psychology and gender* (pp. 879-883). SAGE Publications, Inc., <https://dx.doi.org/10.4135/9781483384269.n294>
- Barra, M. (2019, 6 octobre). *Manifestation anti-PMA à Paris : « Je refuse une société avec des enfants sans repères »*. France 24. <https://www.france24.com/fr/20191006-france-anti-pma-manifestation-bioethique-enfants-reperes-loi-paris>
- Betz, P.M. (2009). *Lesbian Romance Novels: A History and Critical Analysis*. McFarland.
- Bigey, M. & Olivier, S. (2010). Ils aiment le roman sentimental et alors ? Lecteurs d'un 'mauvais genre', des lecteurs en danger ? *Belphégor* 9(1). <http://hdl.handle.net/10222/47779>

- Bloch, B. (2010). La construction de l'émotion chez le lecteur: Immersion et persuasion esthétique. *Poétique* 163, 339-348. <https://doi.org/10.3917/poeti.163.0339>
- Cawelti, J. (1976). *Adventure, mystery, and romance: formula stories as art and popular culture*. University of Chicago Press.
- Clare, S.D. (2013). (Homo)normativity's romance: happiness and indigestion in Andrew Haigh's *Weekend*. *Continuum* 27(6), 785–798.
<https://doi.org/10.1080/10304312.2013.794197>
- Cometti, L. (2019, 29 juin). PMA pour toutes : La bataille sur le « mariage pour tous » peut-elle se reproduire ? *20 minutes*. <https://www.20minutes.fr/politique/2551815-20190629-pma-toutes-bataille-mariage-tous-peut-reproduire>
- Constans, E. (2009). Roman sentimental, roman d'amour : Amour ... toujours.
Belphégor 8(2). <http://hdl.handle.net/10222/47773>
- Côté, I. (2009). La lesboparentalité : subversion ou reproduction des normes ? *Recherches féministes*, 22(2), 25-38. <https://doi.org/10.7202/039208ar>
- Duggan, L. (2002). The New Homonormativity: The Sexual Politics of Neoliberalism. Dans R. Castronovo, D. Nelson & D. Pease (Éd.), *Materializing Democracy: Toward a Revitalized Cultural Politics* (pp. 175-194). Duke University Press.
<https://doi.org/10.1515/9780822383901-008>
- Goodrich, K., Luke, M., & Kassirer, S. (2017). Heteronormativity. Dans K. Nadal (Éd.), *The SAGE encyclopedia of psychology and gender* (pp. 842-844). SAGE Publications, Inc., <https://dx.doi.org/10.4135/9781483384269.n281>
- Homoromance Éditions. (2019, 14 mai). *Appel à textes LGBT | mai 2018 - homoparentalité [permanent]*. <https://homoromance-editions.com/appels-a-textes-lgbt/appel-a-textes-lgbt-|mai-2018-homoparentalite-permanent.html>

Homoromance Éditions. (2019, 19 février). #Sondage #RomanLGBT #Homoparentalité

Avez-vous déjà lu un roman LGBT sur fond de romance d'un couple #Homoparental ? [Sondage]. Facebook.

<https://www.facebook.com/hreditions/posts/2099629830329094>

Homoromance Éditions. (2019, 19 septembre). *Appels à textes couvertures : Père et fils.*

<https://homoromance-editions.com/appels-a-textes-couvertures/pere-et-fils.html>

Homoromance Éditions. (s.d.). *Corner.* <https://homoromance-editions.com/romance-lesbienne/corner.html>

Homoromance Éditions. (s.d.). *Qui sommes-nous ?* [https://homoromance-](https://homoromance-editions.com/actualites/qui-sommes-nous.html#des-univers-homo-normatifs-comme-evidence)

[editions.com/actualites/qui-sommes-nous.html#des-univers-homo-normatifs-comme-evidence](https://homoromance-editions.com/actualites/qui-sommes-nous.html#des-univers-homo-normatifs-comme-evidence)

Fraïssé, C. (Éd.). (2011). *L'homophobie : Et les expressions de l'ordre hétérosexiste.* Presses universitaires de Rennes. Doi : 10.4000/books.pur.60896

Francis, I. (2021). Homonormativity and the queer love story in *Love, Simon* (2018) and *Happiest Season* (2020). *Women's Studies Journal*, 35(1), 80-93.

Kies, B. (2015). First Comes Love, Then Comes Marriage: (Homo)Normalizing Romance on American Television. *Journal of Popular Romance Studies*, 5(2), 13.

Knight, S. (1980). *Form and Ideology in Crime Fiction.* Palgrave Macmillan.

Lambert, J. (2016). Le roman sentimental gay francophone. *Revue Critique De Fixxion Française Contemporaine*, 12, 18-26. <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx12.03>

Larousse. (s.d.). Homophobie. Dans *Dictionnaire de français Larousse.*

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/homophobie/40296>

- Leroy-Forgeot, F. (2005). « Nature » et « contre nature » en matière d'homoparentalité. Dans :
Martine Gross (éd.), *Homoparentalités, état des lieux* (pp. 179-194).
Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.gross.2005.01.0179>
- Lovelock, M. (2019). Gay and happy: (Proto-)homonormativity, emotion and popular culture.
Sexualities, 22(4), 549–565. <https://doi.org/10.1177/1363460718758666>
- Luneau, M. & Warren, J. (2022). *L'amour comme un roman : le roman sentimental au Québec, d'hier à aujourd'hui*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Malone, K. (2018, 17 mai). *17 mai : Journée internationale contre l'homophobie et la transphobie*. Homoromance Éditions. <https://homoromance-editions.com/actualites/17-mai-journee-internationale-contre-lhomophobie-et-la-transphobie.html>
- Ministère de l'Intérieur. (2021, 4 octobre). *Procréation médicalement assistée (PMA)*.
<https://www.demarches.interieur.gouv.fr/particuliers/procreation-medicalement-assistee-pma>
- Nations Unies. (s.d.). LGBTQI+. <https://www.un.org/fr/fight-racism/vulnerable-groups/lgbtqi-plus>
- Naziri, D. & Dargentas, M. (2011). La parentalité dans un couple lesbien : enjeux et questionnements. *Cahiers de psychologie clinique*, 37, 201-229.
<https://doi.org/10.3917/cpc.037.0201>
- Nielsen. (2016). *Romance Readers by the Numbers*.
<https://www.nielsen.com/insights/2016/romance-readers-by-the-numbers/>
- Nordstrom, L. (2019, 6 octobre). *'It's against nature,' say French protesters opposed to fertility treatments for single women, lesbians*. France 24.

<https://www.france24.com/en/20191006-france-paris-protest-conservatives-extended-procreation-bill-single-lesbian-women>

Regis, P. (2013). *A Natural History of the Romance Novel*. University of Pennsylvania Press.

Romance Writers of America. (s.d.). *About the Romance Genre*.

https://www.rwa.org/Online/Romance_Genre/About_Romance_Genre.aspx

Warner, M. (1991). Introduction: Fear of a Queer Planet. *Social Text*, 9(4), 3.